AVIS

SUR LA

VOCATION RELIGIEUSE.

§ Ier.

Combien il importe de suivre la vocation à la vie religieuse.

Il est clair que notre salut dépend principalement du choix d'un état. Le père Louis de Grenade appelait le choix d'un état *la maîtresse roue de la vie*. Ainsi, de même que dans une horloge la maîtresse-roue étant endommagée, toute l'horloge est dérangée, de même dans l'ordre de notre salut, la vocation étant manquée, toute la vie est manquée aussi, comme dit saint Grégoire de Nazianze.

Si donc nous voulons assurer notre salut, nous devons dans le choix d'un état, obéir à la vocation divine, dans laquelle seule Dieu nous prépare les secours nécessaires pour nous sauver. Car, comme dit saint Cyprien : Les dons du Saint-Esprit dépendent de la volonté de Dieu, et non de votre caprice : *Ordine suo, non arbitrio nostro, virtus Spiritûs sancti ministratur*. C'est pourquoi saint Paul écrit que chacun reçoit de Dieu le don qui lui est propre (I. Cor., VII, 7) : *Unusquisque proprium donum habet ex Deo;* c'est-à-dire, comme l'explique Corneille à Lapide, que Dieu donne à chacun sa vocation, et lui choisi un état dans lequel il veut le sauver. Cela est conforme à l'ordre de la prédestination tracée par le même apôtre : Ceux qu'il a prédestinés, il les a appelés, ceux qu'il a appelés, il les a justifiés et glorifiés. *Quos prædestinavit, hos et vocavit, et quos vocavit, hos et justificavit... illos et glorificavit* (Rom., VIII, 30).

Il est à remarquer que la question de la vocation, dans le monde, est considérée comme peu grave par bien des

gens. Il leur semble qu'il est indifférent de vivre dans l'état où Dieu nous a appelés, ou dans celui que nous avons choisi d'après nos propres idées, et de là tant de vies désordonnées, et tant de damnations. Il est certain, au contraire, que ce choix est le point principal d'où dépend notre conquête de la vie éternelle. A la vocation succède la justification, et la justification est suivie de la glorification, c'est-à-dire de la vie éternelle. Qui rompt cet ordre, cette chaîne du salut, ne se sauvera pas. Malgré les efforts qu'il fera, toutes les peines qu'il prendra, saint Augustin lui adressera ces paroles : Tu cours bien, mais hors du vrai chemin : *Benè curris, sed extra viam ;* c'est-à-dire hors de la voie où Dieu t'avait appelé à marcher pour arriver au salut. Le Seigneur n'accepte pas les sacrifices que nous lui offrons d'après notre propre choix. Il ne regarde ni Caïn ni ses présens : *Ad Caïn et ad munera ejus non respexit.* Aussi prononce-t-il les plus grands châtiments contre ceux qui méprisent ses avertissements, pour suivre les conseils de leur propre inclination : Malheur à vous, enfants déserteurs, dit-il par la bouche d'Isaïe, qui arrêtez vos conseils sans ma participation, et qui ourdissez la toile sans être animés de mon esprit. *Væ, filii desertores, ut faceretis consilium, et non ex me; et ordiremini telam, et non per spiritum meum* (Isaïe, xxx, 1).

La vocation divine à une vie plus parfaite est une grâce spéciale et précieuse, que Dieu ne fait pas à tous; aussi son indignation doit-elle être extrême contre celui qui la méprise. Combien un prince ne s'estimerait-il pas offensé, si appelant à son service un de ses vassaux, préférablement à un courtisan ou à son favori, le vassal refusait d'obéir? Et Dieu ne ressentirait pas une pareile injure! Ah! il ne la ressent que trop pour lui, et voici sa menace : Malheur à celui qui s'oppose à la volonté de son Créateur : *Væ qui contradicit Fictori suo* (Is., xlv, 9). *Væ* signifie, dans le langage des Ecritures, la perdition éternelle. Son châtiment commencera dès cette vie, par les inquiétudes continuelles qui l'assiégeront. C'est ce que dit Job (ix, 4) : Qui lui a résisté, et a vécu en paix? *Quis restitit ei, et pacem habuit?* Ensuite il sera privé des secours abondants et efficaces qui font vivre saintement. Sur quoi le théologien Habert s'exprime ainsi (de ord., c. 1, § 2) : Ce ne sera que par de grandes difficultés vaincues qu'il

pourra opérer son salut : *Non sinè magnis difficultatibus poterit saluti suæ consulere.* Bien difficilement fera-t-il son salut, et, restant comme un membre déplacé du lieu qu'il doit occuper, il ne pourra qu'à grand peine mener une vie régulière. Il restera dans le corps de l'église, comme un membre disloqué du corps humain, qui fait bien quelques-unes de ses fonctions, mais maladroitement et avec souffrance : *Manebitque in corpore Ecclesiæ, velut membrum in corpore humano suis sedibus motum, quod servire potest, sed ægrè et cum deformitate.* D'où il conclut que, bien qu'absolument parlant il puisse se sauver, cependant ce ne sera que très-difficilement qu'il entrera dans la bonne voie et qu'il obtiendra les moyens de salut : *Licet, absolutè loquendo, salvari possit, difficulter tamen ingredietur viam, et apprehendet media salutis.* On lit la même opinion dans saint Bernard et saint Léon Saint Grégoire écrivant à l'empereur Maurice, qui, par un édit, avait défendu à ses soldats de se faire religieux, dit que c'était là une loi injuste, qui fermait à plusieurs la porte du paradis, car beaucoup se seraient sauvés dans la vie religieuse, qui devaient se perdre dans le siècle On connaît le fait remarquable que raconte le père Lancizio. Dans le collége Romain, était un jeune homme doué de grands talents; faisant ses exercices spirituels il demanda à son confesseur si c'était un péché de ne pas répondre à la vocation qui nous appelle à la vie religieuse. Le confesseur lui répondit qu'en lui ce n'était pas un péché grave, attendu que cette vocation était plutôt un conseil qu'un précepte; mais que c'était mettre en grand péril son salut éternel, comme il était arrivé à tant de chrétiens qui avaient ainsi opéré leur damnation. Là-dessus le jeune homme ne se mit point en peine d'écouter la voix intérieure qui l'appelait. Il s'en alla étudier à Macerata, où bientôt il commença à abandonner l'exercice de l'oraison, et ne s'approcha plus de la sainte table; il se donna enfin à une mauvaise vie. Peu après, sortant une nuit de chez une femme débauchée, il fut frappé à mort par son rival : quelques prêtres accoururent, mais il expira avant leur arrivée et en face du collége; Dieu voulut par là faire connaître le châtiment particulier qu'il lui avait préparé, pour avoir méprisé sa vocation. Un autre fait remarquable est celui de la vi-

sion qu'eut un novice, lequel (comme le raconte le père Pinamonti, dans son traité de la *Vocation religieuse*), méditant de quitter la vie religieuse, vit apparaître le Christ lui-même, sur son trône, ordonnant avec courroux que son nom fût rayé du livre de vie; de quoi le novice épouvanté persévéra dans sa vocation. Et combien d'autres exemples ne lisons-nous pas dans les livres! Combien de malheureux jeunes gens ne verrons-nous pas condamnés au jour du jugement pour n'avoir pas obéi à leur vocation?

A de tels chrétiens, comme rebelles à la divine lumière et qui n'ont pas connu la véritable voie, ainsi que le dit le saint Esprit : *Ipsi fuerunt rebelles lumini, nescierunt vias ejus* (Job., XXIV, 13), est justement appliqué le châtiment de perdre cette lumière; et comme ils n'ont pas voulu marcher dans la voie à eux indiquée par le Seigneur, ils suivront en aveugles celle qu'ils auront choisie par leur propre mouvement, et iront à leur perte. *En proferam spiritum meum.* Voilà la vocation : mais parce qu'ils l'ont repoussée et qu'ils ont méprisé les avis de Dieu, Dieu ajoute : A mon tour, je rirai de votre perte, je me moquerai de vous lorsque ce que vous craigniez vous arrivera. *Quia vocavi et renuistis... despexistis omne consilium meum... ego quoque in interitu vestro ridebo, et subsannabo, cùm vobis id quod timebatis advenerit* (Prov., I, 24, 25 et 26). Cela signifie que Dieu n'écoutera pas la voix de ceux qui auront méprisé la sienne. Saint Augustin dit : *Qui spreverunt voluntatem Dei invitantem, voluntatem Dei sentient vindicantem* (Ad. art. sibi fals. imp.). Ceux qui ont méprisé la volonté de Dieu qui les invitait, éprouveront la volonté de Dieu qui se vengera de leur mépris.

Ainsi donc, quand Dieu nous appelle à l'état de perfection, celui qui veut ne pas mettre en péril son salut éternel, doit obéir et obéir soudain. Autrement il s'entendra adresser par Jésus-Christ le même reproche qu'à ce jeune homme, que le Sauveur invitait à le suivre, et qui répondit : Je vous suivrai, Seigneur, mais auparavant permettez-moi d'aller renoncer à tous les biens que je possède. *Sequar te, Domine; sed permitte mihi primùm renuntiare his quæ domi sunt.* Et Jésus lui dit qu'il n'était pas digne du paradis. Celui qui, après avoir mis la main à

la charrue, regarde derrière lui, n'est pas propre au royaume de Dieu. *Nemo mittens manum ad aratrum et respiciens retrò, aptus est in regno Dei* (S. Luc., IX, 61).

Ces lumières de Dieu sont passagères et non permanentes ; aussi saint Thomas d'Aquin nous dit-il que les inspirations divines pour la vie parfaite doivent être à l'instant suivis : *Quantò citiùs*. Le même saint, dans sa Somme (II. II, q. CLXXXIX, a. 10), pose cette question : S'il est louable d'entrer en religion sans prendre l'avis de plusieurs et sans une longue délibération? Et il répond affirmativement, disant que si les avis et la réflexion sont bons en affaires douteuses, il n'en est pas de même à l'égard de celle-ci, qui est bien certainement bonne, car elle est conseillée par Jésus-Christ lui-même dans l'Evangile, et que la vie religieuse comporte l'accomplissement des conseils de Jésus-Christ. Chose étonnante! les hommes du siècle, quand il s'agit de l'entrée d'un chrétien en religion, où il mènera une vie parfaite et plus assurée contre les dangers du monde, prétendent que pour prendre une telle résolution il faut longuement délibérer et ne pas se hâter de l'exécuter, afin de s'assurer si cette vocation vient réellement de Dieu, et non du démon. Mais ils n'ont rien de semblable à opposer à l'acceptation d'une place de magistrature, d'un évêché, où cependant on court tant de dangers de se perdre. Ils ne disent point alors qu'il faut de nombreuses épreuves pour s'assurer que c'est bien là la vocation de Dieu. Mais tel n'est point le langage des saints. Saint Thomas dit que la vocation religieuse, vînt-elle du démon, devrait encore être embrassée, comme un conseil excellent, bien donné par un ennemi. Et saint Jean Chrysostome (Hom. XIV, in Matth.), suivi en cela par le même saint Thomas, dit que Dieu, quand il fait de pareils appels, veut que nous n'hésitions pas un seul instant à les suivre : *Talem obedientiam Christus quærit à nobis, ut neque instanti temporis moremur*. Et pourquoi? Parce que Dieu se plaît tellement à voir un chrétien s'empresser de lui obéir, qu'il ouvre alors sa main puissante et la remplit de bénédictions; comme aussi le retard dans l'obéissance l'indigne au point qu'il resserre sa main et éloigne sa lumière, de telle sorte que le serviteur tardif éprouvera les plus grandes difficultés à suivre sa vocation, et facile-

ment l'abandonnera. C'est pour cela que saint Jean Chrysostôme dit que, quand le démon ne peut d'abord détourner quelqu'un de la résolution de se consacrer à Dieu, il cherche au moins à lui persuader d'en différer l'exécution, et estime qu'il a gagné beaucoup s'il est parvenu à le faire retarder d'un jour, d'une heure : *Si brevem arripuerit prorogationem;* car, pendant ce jour, pendant cette heure, survenant de nouvelles occasions, un nouveau délai est facilement obtenu ; de sorte qu'enfin l'appelé, se trouvant de plus en plus faible et privé de la grâce, finit par céder et abandonner sa vocation. Ah ! combien de fois, par de tels retards, l'ennemi des hommes est parvenu à faire perdre la faveur de la vocation à ceux qui l'avait reçue ! Aussi saint Jérôme exhorte-t-il en ces termes les chrétiens appelés à la vie religieuse à quitter le monde : *Festina, quæso te, et hærenti in solo naviculæ funem magis præscinde, quàm solve.* Ce grand saint veut dire par là que, de même qu'un homme qui se verrait attaché dans une barque prête à être submergée, chercherait à couper ses liens plutôt qu'à les dénouer, ainsi celui qui se trouve au milieu du monde doit chercher à en sortir le plus tôt possible, pour être plus tôt hors des dangers de la perte éternelle, si facile et si fréquente dans le monde.

Ecoutons ce qu'écrit saint François de Sales, dans ses œuvres (tom. IV, entretien 17), touchant la vocation religieuse ; ses paroles serviront à confirmer tout ce qui vient d'être dit et ce que nous dirons par la suite :

« Pour avoir un signe certain d'une bonne vocation, il n'est pas besoin d'une disposition à la persévérance qui nous soit sensible, mais elle doit être seulement dans la partie la plus élevée de notre esprit. Ainsi il ne faut pas juger une vocation fausse, parce que celui qui y a été appelé n'éprouve plus, même avant d'y être entré, les mêmes mouvements sensibles qu'il avait d'abord, et qu'il sent même une répugnance et un refroidissement tels qu'il est réduit parfois à hésiter et à croire que tout est perdu ; c'est assez que sa volonté reste constante à ne pas abandonner la voix divine ; c'est assez même qu'il lui reste quelque affection, quelque penchant vers elle. Pour savoir si Dieu veut qu'un chrétien soit consacré à la vie religieuse, il n'est pas besoin d'attendre que Dieu lui

parle lui-même ou qu'il envoie un ange du ciel pour lui signifier sa volonté. Il n'est pas besoin non plus d'un examen de docteurs pour décider si la vocation doit être suivie ou non ; mais il faut répondre au premier mouvement de l'inspiration et l'entretenir, et puis ne pas se livrer au découragement si les dégoûts et les refroidissements arrivent, parce qu'en agissant ainsi Dieu ne manquera pas de faire tout réussir pour sa gloire.

» Il ne faut pas s'inquiéter d'où vient ce premier mouvement ; le Seigneur a plusieurs moyens d'appeler à lui ses serviteurs ; quelquefois il se sert de la prédication, quelquefois de la lecture des bons livres. Les uns sont appelés en entendant les paroles de l'Evangile, comme saint Antoine et saint François ; les autres, au milieu des afflictions et des sollicitudes du monde, y trouvent un motif déterminant de le quitter. Ceux-ci, bien qu'ils viennent à Dieu par le dégoût et la haine du monde, néanmoins peuvent se donner à Dieu avec une volonté franche et entière, et souvent ils deviennent plus parfaits et plus saints que ceux qui ont eu une vocation plus apparente. Le P. Piatti raconte qu'un gentilhomme allant un jour, monté sur un superbe cheval, dans le dessein de faire parade de sa bonne mine devant une femme qu'il courtisait, fut renversé par son cheval dans un lieu fangeux, d'où il se releva tout sale et couvert de boue. Il ressentit une telle confusion de cet accident, que, dans l'instant même, il résolut de se faire religieux, disant : O monde trompeur ! tu t'es joué de moi ; je me jouerai de toi à mon tour ; tu m'en as fait une, je t'en ferai une autre ; car je n'aurai plus de commerce avec toi, et, dès cette heure, je suis résolu à te quitter et à me faire religieux. » Et, en effet, il exécuta sa résolution, et vécut saintement en religion.

---

§ II.

Moyens de conserver sa vocation.

Nous venons de voir que celui qui veut obéir à sa vo-

cation doit se déterminer à la suivre, mais j'ajoute qu'il doit s'y déterminer le plus promptement possible, s'il veut éviter le danger évident de la perdre. Cependant, s'il était impérieusement forcé de la retarder, il devrait s'attacher, avec le plus grand soin à en conserver la grâce, comme il ferait du bijou le plus précieux.

Il y a trois moyens pour garder sa vocation : *Le secret, l'oraison et le recueillement.*

En premier lieu, généralement parlant, il faut tenir sa vocation secrète à tous, excepté à son père spirituel, parce que, ordinairement, les hommes du monde ne se font pas scrupule de dire aux pauvres jeunes gens appelés à l'état religieux, que, dans tout état, même au milieu du monde, on peut également servir Dieu. Ce sera merveille encore si de pareils propos ne sortent pas quelquefois de la bouche de certains prêtres et même de celle de certains religieux; mais ceux-là se sont faits religieux sans vocation, ou ne savent pas ce que veut dire le mot vocation. Oui, sans doute, celui-là peut partout servir Dieu, qui n'est pas appelé à la religion; mais il n'en est pas de même de celui qui y est appelé. Celui-ci ne pourra, comme nous l'avons dit, que très-difficilement mener une vie régulière, et servir Dieu saintement, si par caprice il veut rester dans le monde.

La vocation doit surtout être cachée aux parents. Ce fut dans le temps l'opinion de Luther, comme le rapporte le cardinal Bellarmin (Contr., tom. 1, de monach., cap. 36, n. 1), que c'était un péché d'entrer en religion sans l'aveu de ses parents, parce que, disait-il, on est obligé de leur obéir en toute chose. Mais cette opinion est communément réprouvée par les conciles et les saints pères. Le X^e^ concile de Tolède, au chapitre dernier, dit expressément qu'il est permis aux enfants de se faire religieux, sans le contentement de leurs parents, pourvu qu'ils aient passé l'âge de la puberté. Voici les paroles du concile : Les parents n'ont le droit de faire entrer en religion leurs enfants que jusqu'à l'âge de quatorze ans. Après cet âge, c'est aux enfants à faire leurs vœux, ou avec le consentement des parents ou d'après leur seule dévotion. *Parentibus filios religioni tradere, non amplius quàm usque ad decimum quartum eorum ætatis annum, licentia poterit esse. Posteà verò, an cum voluntate parentum, an suæ de-*

votionis sit solitarium votum, erit filiis licitum religionis assumere cultum. La même prescription est faite par le concile de Tibur (can. 24), et la même chose est enseignée par saint Ambroise, saint Jérôme, saint Augustin, saint Bernard, saint Thomas et autres, ainsi que par saint Jean Chrysostome, qui dit, en thèse générale, que lorsque les parents s'opposent à ce qui est de la vie spirituelle, il faut cesser de les reconnaître pour tels : *Cùm spiritualia impediunt parentes, nec agnoscendi quidem sunt.* Quelques-uns ajoutent que quand un jeune homme, appelé de Dieu à l'état religieux, peut facilement et avec sûreté obtenir l'assentiment de ses parents, sans crainte de les voir s'opposer à sa vocation, il est convenable qu'il cherche à avoir leur bénédiction. Cette doctrine, en tant que spéculative, peut passer, mais non dans la pratique, où, ordinairement et presque toujours, se présente un si grand danger. Nous avons dû insister sur ce point et l'éclaircir, afin d'ôter à quelques-uns certains scrupules pharisaïques. Il est certain que, dans le choix d'un état, nous ne sommes pas obligés d'obéir à nos parents : Ainsi l'enseignent communément les docteurs, d'accord avec saint Thomas, qui dit (II, 2, qu. 10, art. 5) : Les esclaves ne sont pas tenus d'obéir à leurs maîtres, ni les enfants à leurs parents, quand il est question de contracter mariage, d'entrer en religion, ou d'autre détermination semblable. *Non tenentur nec servi dominis, nec filii parentibus obedire de matrimonio contrahendo, vel virginitate servandâ, vel aliquo alio hujus modi.* Au sujet du mariage, le père Pinamonti pense autrement dans sa *Vocation religieuse*, et adopte le sentiment du père Sanchez, du père Coninchio, et d'autres, qui tiennent qu'un fils est tenu de prendre le conseil de ses parents, parce que, dans une telle affaire, ils peuvent avoir plus d'expérience qu'un jeune homme, et que, dans cette circonstance, un père se souvient facilement qu'il est père. Mais, quand il s'agit de la vocation religieuse, le même père Pinamonti ajoute savamment qu'un fils n'est pas alors de fait obligé de demander avis à ses parents, parce que ceux-ci n'ont en cela aucune expérience, et qu'au contraire, le plus communément, l'intérêt même qu'ils portent à leurs enfants les change en ennemis. C'est ce que remarque encore saint Thomas (II, 2, qu. 189, art. 10), lorsque, traitant aussi de la vocation religieuse, il dit : Le plus souvent les amis

selon la chair s'opposent au progrès de la vie spirituelle. *Frequenter amici carnales adversantur profectui spirituali.* Ainsi voit-on que les parents préfèrent que leurs enfants se damnent avec eux, que de les laisser se sauver loin d'eux; ce qui fait dire à saint Bernard (Epist. III): Oh! dureté d'un père, oh! cruauté d'une mère, qui trouvent leur consolation dans la mort de leur fils, qui aiment mieux le voir périr avec eux, que de le laisser gagner le royaume des cieux, sans eux. *O durum patrem! ô sævam matrem! quorum consolatio mors filii est; qui malunt nos perire cum eis, quàm regnare sinè eis.* Dieu, dit un grave auteur (*Porrecta*, dans saint Thomas, passage déjà cité), quand il appelle quelqu'un à la vie parfaite, veut qu'il oublie son père, et lui fait entendre ces paroles: Ecoute, ma fille, et considère, et sois attentive; oublie ton peuple, et la maison de ton père. *Audi, filia, et vide, et inclina aurem tuam: obliviscere populum tuum, et domun patris tui* (Psal. XLIV, 11). Donc, ajoute-t-il, il demeure certain que le Seigneur nous avertit par là que celui qu'il appelle ne doit point, dans l'exécution de sa vocation, interroger les conseils de ses parents. *Si Deus vult animam ad se vocatam oblivisci patrem et domum patris, suggerit utique per hoc, quòd vocatus ab ipso ad religionem non debet suorum carnalium domesticorum consilium interponere vocationis executioni.* Saint Cyrille, expliquant les paroles de Jésus-Christ au jeune homme dont il a été parlé plus haut, celui qui ayant mis la main à la charrue, regarde en arrière, n'est pas propre au royaume de Dieu: *Nemo mittens manum ad aratrum et respiciens retrò, aptus est regno Dei,* en fait le commentaire (d'après saint Thomas, à l'endroit cité), et dit que celui qui perd le temps à conférer de sa vocation avec ses parents, est dans le même cas que celui que le Seigneur déclarait inapte pour le ciel. *Aspicit retrò, qui dilationem quærit cum propinquis conferendi.* D'où saint Thomas, dans *l'opuscule* (XVII, c. 10), avertit très-expressément les chrétiens appelés à la vie religieuse, de se bien garder de soumettre leur vocation aux conseils et avis de leurs proches: dans cette affaire, commencez par éloigner vos proches selon la chair, car il est dit: Traitez ce point important avec votre ami. Or, vos proches selon la chair ne sont pas en ceci vos amis, mais plutôt vos ennemis, selon la parole du Seigneur: Les ennemis

de l'homme sont ceux de sa maison : *Ab hoc consilio primò quidem amovendi sunt carnis propinqui; dicetur enim : Causam tuam tracta cum amico tuo. Propinqui enim carnis in hoc negotio amici non sunt, sed inimici, juxtà sententiam Domini : Inimici hominis domestici ejus.*

Si donc, dans l'exécution de la vocation, c'est une grande erreur que de requérir le conseil de ses parents, l'erreur serait bien plus forte de vouloir attendre leur consentement, et de leur en faire la demande, puisqu'en cela on court le risque évident de perdre la vocation, étant plus que probable que les parents s'emploieront pour l'empêcher. Et, en effet, lorsque les saints ont été appelés à quitter le monde, ils ont abandonné la maison de leur père sans leur faire connaître leur dessein. Ainsi agirent un saint Thomas d'Aquin, un saint François Xavier, un saint Philippe de Néri, un saint Louis Beltrando. Et nous savons que le Seigneur a témoigné par des miracles qu'il approuvait de pareilles fuites. Saint Pierre d'Alcantara, pendant qu'il se rendait au monastère où il allait se faire religieux, fuyant de la maison de sa mère à laquelle il avait jusque-là obéi en tout depuis la mort de son père, se trouva empêché de continuer son chemin par la rencontre d'un grand fleuve; il se recommanda à Dieu, et tout à coup se trouva transporté sur l'autre rive. De même, saint Stanislas de Kotska s'enfuyant de la maison de son père, sans sa permission, son frère se mit à sa poursuite dans une voiture traînée au grand galop; mais comme il était près de l'atteindre, voilà que les chevaux, quelques coups qu'il leur donnât, se refusèrent obstinément à faire un pas de plus en avant, tellement qu'enfin, se retournant brusquement en arrière vers la ville, ils reprirent leur course en ce sens, à bride abattue. Nous avons encore l'exemple de la bienheureuse Oringa de Valdarno dans la Toscane; promise en mariage à un jeune homme, elle s'enfuit de chez ses parents pour se consacrer à Dieu, mais son chemin venant à être coupé par le fleuve Arno, après une courte prière elle vit les eaux s'ouvrir, et, s'élevant de chaque côté comme deux murs de cristal, lui offrir un passage à pied sec. Ainsi donc, mon frère bien-aimé, si vous êtes appelé de Dieu à quitter le monde, soyez attentif à ne pas laisser apercevoir votre résolution à vos parents, et, vous con-

tentant de la bénédiction de Dieu, hâtez-vous, autant que possible, d'exécuter votre vocation sans qu'ils en soient avertis, si vous ne voulez vous exposer au danger imminent de la perdre, car, comme il a déjà été dit, les parents (et surtout les pères et mères) s'opposent toujours à l'exécution de vocations pareilles, et encore qu'ils soient eux-mêmes pleins de piété, l'intérêt qu'ils portent et la passion leur font tellement voir faux, qu'ils ne se font pas scrupule, sous mille prétextes, d'empêcher de toutes leurs forces la vocation de leur fils. Nous lisons dans la vie du père Paul Ségnéri Junior, que sa mère, bien qu'adonnée à l'oraison, ne négligea pourtant aucun moyen de traverser la vocation de son fils à l'état religieux, où Dieu l'appelait. On lit aussi dans la vie de Mgr Cavalieri, évêque de Troyes, que son père, qui cependant était un homme d'une grande piété, tenta toutes les voies pour empêcher que son fils entrât dans la congrégation des pieux ouvriers (comme il le fit depuis), jusqu'à lui intenter un procès dans les formes, devant le tribunal ecclésiastique. Et combien d'autres pères, bien qu'ils fussent gens de dévotion et d'oraison, se sont vus changés entièrement en pareil cas, et sont devenus comme dominés et possédés par le démon. Tant il est vrai que l'enfer ne paraît en aucune occasion se servir de plus fortes armes que lorsqu'il s'agit d'empêcher l'exécution de la vocation de ceux qui sont appelés par la voix de Dieu à la vie religieuse!

Par le même motif, mettez la plus grande attention à ne pas laisser connaître votre vocation à vos amis, lesquels ne se feraient point scrupule de vous donner des conseils contraires, ou au moins de publier votre secret, dont la connaissance parviendrait ainsi facilement à vos parents.

En second lieu, il ne faut pas oublier que de telles vocations ne peuvent être maintenues que par l'*oraison;* qui abandonne l'oraison certainement abandonnera sa vocation. Il faut ici pratiquer l'oraison et la pratiquer assidûment, et ainsi, que celui qui se sent appelé ne manque pas de faire chaque matin, à son lever, une heure d'oraison ou au moins une demi-heure (dans sa maison, s'il peut y vaquer sans distraction, ou si non à l'église), et une demi-heure le soir. Qu'il ne manque pas non plus de faire

chaque jour, sans en omettre un seul, la visite au saint Sacrement et à la vierge Marie, pour obtenir la persévérance dans la vocation. Il ne négligera pas non plus de communier une ou deux fois par semaine. Que ses méditations soient presque toujours sur le sujet de la vocation, considérant combien est grande la faveur que Dieu lui a faite en l'appelant à lui; combien il mettra son salut en sûreté en restant fidèle à cette voix de Dieu, et, au contraire, à quel péril de damnation il s'exposerait s'il y était infidèle. Qu'il ait aussi spécialement devant les yeux l'image de la mort, et qu'il considère quel contentement il éprouvera alors d'avoir obéi à Dieu, et, au contraire, quels seraient sa peine et ses remords de mourir dans l'esprit du siècle. A cet effet, on a joint à la fin de cet opuscule quelques considérations, parmi lesquelles peut être choisi le sujet de l'oraison. Il faut aussi que toutes les prières adressées à Jésus et à Marie, surtout après la communion, et dans la visite, tendent à obtenir la persévérance. Dans toutes les oraisons et communions, qu'il renouvelle ainsi le don de lui-même à Dieu : *Me voilà, Seigneur, je ne suis plus à moi, je suis tout à vous. Je me suis déjà donné à vous, je m'y donne encore tout entier. Acceptez-moi, et donnez-moi la force de vous être fidèle, et de me retirer aussi promptement qu'il me sera possible dans votre sainte maison.*

Le troisième moyen consiste dans le *recueillement*, lequel ne peut s'obtenir sans que l'on se retire du commerce et des divertissements du monde. Que faut-il pour perdre d'un seul coup sa vocation, en restant dans le siècle? Un rien. Une journée de dissipation, une parole d'un ami, une passion mal réprimée, un attachement, une crainte irréfléchie, un ennui non surmonté, un rien suffira pour détruire toutes les résolutions de se retirer et de se donner tout à Dieu. Aussi est-il nécessaire de se tenir dans un *recueillement* complet, se détachant de tout ce qui est du monde. La vie entière doit, pendant ce temps, être concentrée dans l'oraison, la fréquentation des sacrements, la maison et l'Eglise. Qui ne fera pas ainsi et se distraira à quelque passe-temps, doit être persuadé qu'il perdra indubitablement sa vocation. Il restera avec le remords de ne l'avoir pas exécutée, mais certainement il ne l'exécutera pas. O combien, par de

telles omissions, ont perdu leur vocation et par suite leur âme !

Celui qui se sent appelé de Dieu à entrer dans une communauté de *stricte observance* (je dis de *stricte observance*, car autrement il vaudrait mieux rester dans le siècle que d'entrer dans un ordre dont les règles seraient relâchées), celui-là, dis-je, doit bien comprendre que la première règle de tout ordre de *stricte observance* est de marcher d'aussi près que possible sur les traces de Jésus-Christ, et de suivre les exemples de sa vie très-sainte, qu'il a passée toute détachée du monde, toute pleine de mortifications, de souffrances et d'humiliations. D'où il suit que celui qui se résout à entrer ainsi en religion doit, en même temps, être résolu à y venir pour souffrir et faire abnégation de lui-même en toute chose, suivant la parole adressée par Jésus à ceux qui veulent se mettre parfaitement à sa suite : Si quelqu'un veut venir après moi, qu'il se renonce lui-même, qu'il prenne sa croix, et qu'il me suive. *Si quis vult post me venire, abneget semetipsum et tollat crucem suam et sequatur me* (Matth. XVI, 24). Il faut donc qu'en entrant ainsi en religion on soit affermi solidement dans la résolution de souffrir et de souffrir beaucoup, de telle sorte qu'on ne risque pas plus tard de céder aux tentations, après y être entré, quand on se sentira pressé par les souffrances et les incommodités inséparables de la vie pauvre et mortifiée que l'on mène dans de telles communautés.

Un grand nombre, en entrant dans une communauté de *stricte observance*, ne prennent pas le vrai moyen d'y trouver la paix et d'y acquérir la sainteté, parce qu'ils n'ont d'abord devant les yeux que les avantages qu'ils en espèrent, comme la solitude, le repos, le débarras des querelles de famille, des procès, des sujétions, et enfin l'absence de tous soins relatifs aux besoins de la vie, au logement, à la nourriture, aux vêtements.

Nul doute que chacun de ceux qui embrassent la vie religieuse ne doive à ces institutions une grande obligation pour le débarrasser ainsi de tant de tracas et de peines, et lui donner toutes facilités de servir Dieu en paix, lui procurant en outre tant de secours pour son avancement spirituel, tant de bons exemples de ses compagnons, tant d'avertissements de ses supérieurs qui

veillent sans cesse pour son bien, tant d'exercices pour aller à la vie éternelle. Tout cela est vrai, mais aussi faut-il, pour ne pas perdre de tels avantages, se résoudre à embrasser toutes les souffrances que l'on rencontre dans la vie religieuse, et celui qui ne les recevra pas avec amour ne pourra obtenir cette paix pleine et entière que Dieu n'accorde qu'à ceux qui se sont vaincus pour lui plaire. Je donnerai une manne cachée, dit-il, à celui qui aura vaincu. *Vincenti dabo manna absconditum* (Ap., II, 17). Car la paix que Dieu fait éprouver à ses fidèles serviteurs est intérieure et cachée ; aussi n'est-elle point comprise des gens du siècle, qui, voyant la vie mortifiée des religieux, ne se doutent pas qu'ils devraient l'envier, mais au contraire ont compassion d'eux, et les proclament malheureux sur cette terre. *Crucem vident, unctionem non vident*, dit saint Bernard. Ils voient bien les mortifications qu'ils souffrent, mais ils n'aperçoivent pas le contentement que Dieu leur accorde. Il est certain que la vie spirituelle est accompagnée de souffrances, mais, dit sainte Thérèse : *Quand on est résolu à souffrir, il n'y a plus de peine*. Bien plus, les peines elles-mêmes deviennent alors des joies réelles : *Ma fille, le dépôt de mes trésors*, dit un jour le Seigneur à sainte Brigitte, *paraît entouré d'épines, mais à qui surmonte les premières piqûres, il n'offre plus que douceurs*. Et ces délices que Dieu fait goûter aux âmes qu'il chérit, dans l'oraison, dans la communion, dans une sainte retraite ; ces lumières, ces saintes ardeurs, cette union étroite avec Dieu, cette paix de la conscience, ces espérances si douces de la vie éternelle, qui peut les comprendre que celui qui les a éprouvées ? *Il vaut mieux* disait sainte Thérèse, *une seule goutte des consolations de Dieu, que toutes les consolations et les plaisirs du monde*. Dieu sait bien, même dans cette vallée de larmes, procurer à celui qui souffre, comme des essais de la vie éternelle pour lui en faire éprouver le goût : et en cela se confirme ce que dit David : Vous feignez la fatigue dans vos commandements. *Qui fingis laborem in præcepto* (Ps. CXXIII, 20). Dans la vie spirituelle, le Seigneur, en vous envoyant les peines, les dégoûts, la mort, semble vouloir votre mal : mais dans le fait, il n'en est point ainsi, car la vie spirituelle apporte à celui qui s'est tout entier donné à Dieu, cette paix qui, comme dit saint Paul, surpasse

tous les plaisirs du monde et des mondains, *exsuperat omnem sensum* (Philip., IV, 7). C'est pour cela que nous voyons un pauvre religieux, dans sa pauvre cellule, plus tranquille et plus satisfait que ne le sont tous les rois dans leurs palais. Goûtez et voyez combien le Seigneur est doux. *Gustate et videte, quoniam suavis est Dominus* (Ps., XXXIII, 9). Je le répète, qui ne l'éprouve pas ne peut pas le comprendre.

Mais on doit bien, au contraire, se persuader que l'on ne peut pas parvenir à la jouissance de cette paix véritable, même alors que l'on est entré en religion, si l'on n'est tout dévoué à souffrir, et si on ne dompte sa volonté dans les choses qui répugnent : C'est à celui qui aura vaincu que je donnerai une manne cachée : *Vincenti dabo manna absconditum.* Il est donc indispensable pour celui qui entre dans une communauté de *stricte observance*, d'y entrer avec une pleine résolution de se vaincre en tout, de se détacher de toute inclination, de tout désir qui ne vient pas de Dieu, qui n'est pas pour Dieu. Il doit ainsi se détacher de tout, et principalement de quatre choses : 1° des commodités et biens sensibles : 2° des liens de famille, 3° de tout amour-propre ; 4° de sa volonté particulière.

Et d'abord des biens sensibles. En religion, depuis l'année du noviciat, outre le vœu de chasteté et d'obéissance, on fait aussi celui de *pauvreté*, qui consiste en ce que nul ne peut plus posséder rien qui lui soit propre, non pas même une épingle, point d'usufruit, point d'argent ni autre chose de valeur. Il trouvera dans la communauté tout ce dont il aura besoin. Mais le vœu de pauvreté ne suffira pas pour rendre un religieux digne de suivre les traces de Jésus-Christ, s'il n'embrasse avec toute affection l'esprit les incommodités, suites de la pauvreté. La vertu est non dans la pauvreté, mais dans l'amour de la pauvreté. *Non paupertas, sed amor paupertatis virtus est*, dit saint Bernard ; et il veut faire entendre qu'il ne suffit pas pour devenir saint, d'être réellement pauvre, si on n'aime encore les désagréments de la pauvreté. Oh ! combien voudraient être pauvres et semblables à Jésus-Christ ! Beaucoup le veulent, dit le dévôt à Kempis : *Volunt esse pauperes, sed sinè defectu*, mais sans qu'il leur manque aucune chose. Ils voudraient, en un mot, acquérir l'honneur et la récompense de la pauvreté, mais non les incommodités qu'elle entraîne. Et il

est bien entendu que, dans l'état religieux, personne ne doit rechercher les choses superflues, telles que les vêtements de soie, les mets délicats, les meubles de prix et autres objets semblables; et qu'il se bornera à ceux de nécessité, et qui encore lui manqueront. Mais il prouvera qu'il aime la pauvreté, si, lorqu'il manquera des choses nécessaires, de vêtements, de couverture, de nourriture, il n'en reste pas moins content et sans inquiétude. Et que serait-ce de supporter une pauvreté qui n'entraînerait la privation d'aucune chose nécessaire? Le père Balthasar Alvarez disait que, pour aimer la pauvreté, il fallait aussi aimer les effets de la pauvreté, c'est-à-dire (comme il les spécifiait) le froid, la faim, la soif et le mépris. *Frigus, famen, sitim et contemptum.* En religion, il ne suffit pas de se contenter de ce qu'on vous donne, sans jamais réclamer rien de ce qui peut vous manquer par la négligence ou l'oubli des dispensateurs, ce qui serait une grande faute: il faut encore être disposé à souffrir souvent le manque de choses, toutes pauvres qu'elles sont, que la règle permet. Ainsi, il arrivera par fois qu'on manquera d'habits, de couverture, de linge blanc ou de nourriture, etc.; et chacun devra rester satisfait du peu qui lui sera accordé, sans se plaindre, sans se troubler, même en se voyant privé du nécessaire. Qui n'aurait pas de telles dispositions d'esprit ne doit pas penser à entrer en religion, car c'est un signe évident qu'il n'y est pas appelé ou qu'il n'a pas l'intention d'embrasser l'esprit de l'institution. Celui qui, pour servir Dieu, se rend dans sa sainte maison, dit sainte Thérèse, doit penser qu'il n'y va pas pour être bien traité de Dieu, mais afin de souffrir pour Dieu.

Secondement. L'entrée en religion exige encore qu'on se détache de corps et de cœur de sa famille, car ce détachement complet est une des règles d'observance dont la pratique est souverainement ordonnée, afin de suivre en tout la doctrine de Jésus-Christ qui a dit: Je ne suis pas venu apporter la paix, mais le glaive, car je suis venu séparer l'homme d'avec le père. *Non veni pacem mittere, sed gladium; veni enim separare hominem àdversùs patrem suum*, etc. (Matth., x, 34 et 35). Et puis il en donne la raison (v, 36): *Inimici hominis domestici ejus.* C'est surtout, comme on l'a déjà dit plus haut en matière de vocation

religieuse, quand il s'agit d'abandonner le monde, que l'on rencontre pour adversaires ses parents, lesquels, ou par intérêt ou par affection, préfèrent se rendre Dieu ennemi en détournant leurs fils de leur vocation, que de leur donner leur consentement. Oh ! que de parents nous verrons condamner dans la vallée de Josaphat, pour avoir ainsi détourné leurs fils ou leurs neveux de leur vocation ! Et combien de fils damnés également pour avoir perdu leur vocation, et par suite leur âme, en cédant au vœu de leurs parents et au désir de ne pas se séparer d'eux ! De là, ce que Jésus nous enseigne : Celui qui ne hait point son père, ne peut pas être mon disciple : *Qui non odit patrem*, etc., *non potest meus esse discipulus* (Luc., XIV, 26). Que celui donc qui veut entrer en communauté de parfaite observance, et devenir un véritable disciple de Jésus-Christ, soit résolu à se détacher entièrement de sa famille.

Pour celui qui est déjà entré en religion, qu'il sache bien qu'il n'est pas moins tenu à pratiquer ce parfait détachement. Qu'il sache qu'il ne doit pas mettre le pied dans la maison de ses parents, si ce n'est dans le cas de maladie mortelle de son père ou de sa mère, ou pour une autre nécessité aussi urgente ; et encore doit-il avoir toujours pour cela la permission de son supérieur. Il serait réputé faute grave et scandaleuse en religion, d'aller chez ses parents sans cette permission expresse. Ce serait encore une faute que de solliciter cette permission, et de témoigner le désir de voir ses parents ou de leur parler. Saint Charles Borromée disait, que toutes les fois qu'il allait chez ses parents, il en revenait affecté d'un refroidissement de ferveur. Et ainsi que celui qui va visiter ses parents par sa propre volonté, et non par obéissance positive à ses supérieurs, sache qu'il en reviendra, ou soumis à la tentation ou au moins refroidi. Saint Vincent de Paul ne voulut revoir sa patrie et ses amis, qu'une seule fois, et c'était pour une absolue nécessité. Il disait que l'amour de la patrie et de sa maison était un grand empêchement dans la vie spirituelle. Il racontait que plusieurs, pour être allés dans leurs pays, s'y étaient tellement repris de tendresse pour leurs proches, qu'ils avaient fait comme les mouches qui, une fois embarrassées dans les toiles d'araignées, ne peuvent plus s'en échapper. *Moi-*

même, ajoutait-il, *pour la seule fois que j'y ai été, bien que pour peu de temps, et quoique mon but fût d'ôter à mes parents tout espoir sur moi, néanmoins, au moment du retour, je sentis une si vive douleur de les quitter, que pendant toute la route, je ne cessai de pleurer, et pendant trois mois, je fus obsédé de l'idée de me rendre à leur désir. Enfin Dieu, par sa miséricorde, me délivra de cette tentation.*

Il faut savoir encore que nul ne peut écrire à ses parents ou à ses amis sans la permission du supérieur, et sans qu'il ait vu la lettre. Sans cela, on se rend coupable d'une faute de grand poids, qui, en religion, ne se pardonne pas, mais est punie rigoureusement, car de là pourraient naître mille désordre, causes de ruine pour la communauté. Le nouvel admis, surtout, doit savoir que dans l'année du noviciat cette pratique est encore plus rigoureusement suivie; aussi, pendant ce temps, on ne permet que très-difficilement aux novices de parler ou d'écrire à leurs parents.

Disons en outre que, dans le cas où le sujet tomberait malade, ce serait à lui un notable manquement de demander ou de montrer l'intention d'aller dans sa maison pour se guérir, par le motif qu'il y recevrait de plus grands soins, ou qu'il respirerait l'air natal. Mais l'air de la maison devient presque toujours, toujours même nuisible et pestilentiel pour l'âme d'un religieux; et s'il faut dire plus, celui qui veut aller se faire soigner dans sa maison, pour ne pas aggraver les charges de la communauté par la dépense des remèdes, saura qu'on y est plein de soin et de sollicitude pour les malades. Quant à l'air, les supérieurs aviseront à l'envoyer dans une autre maison, si celui de la maison où il est ne lui paraît pas favorable, et, pour les remèdes, on vendrait la bibliothèque pour les procurer aux malades. Et ainsi le malade ne peut craindre que la providence divine lui manque. Mais si enfin le Seigneur voulait qu'il ne pût guérir, il devrait alors se conformer à la volonté de Dieu, sans parler de sa maison. Pour qui entre en religion, la chose la plus désirable est de mourir quand Dieu le veut, dans la maison de Dieu, assisté de ses frères en religion, et non dans sa maison du monde, au milieu de sa famille.

Troisièmement, il faut enfin se dépouiller de tout amour-propre. Beaucoup se sont résolus à l'abandon de

leur patrie, des commodités de la vie, de leurs parents, mais ils portent toujours la chaîne de l'amour-propre. Le plus grand sacrifice que nous puissions faire à Dieu est l'abandon, non pas seulement de nos biens, des plaisirs de notre maison, mais de nous-mêmes. C'est là le renoncement à soi-même, tant recommandé par Jésus-Christ à ceux qui veulent le suivre. Et, pour renoncer à soi-même, on doit d'abord mettre sous ses pieds tout amour-propre, et de plus désirer et embrasser toutes les humiliations imaginables que l'on peut recevoir dans l'état religieux : par exemple, en se voyant placé dans un poste inférieur à celui d'autres frères, que peut-être on regarde comme valant moins que soi ; ou bien en se voyant laissé sans emploi comme inapte, ou employé dans les services les plus bas et les plus pénibles. On doit alors bien se persuader que, dans la maison de Dieu, les services imposés par l'obéissance sont par cela même les plus hauts et les plus honorables. Dieu défend de rechercher, ou de paraître ambitionner, pour quelque office ou emploi prééminent. Ce serait chose monstrueuse en religion ; le coupable serait noté d'orgueil et d'ambition, et pour cela il aurait à subir une pénitence et des mortifications particulières. Mieux vaudrait peut-être détruire l'institut religieux que d'y introduire cette peste maudite de l'ambition, qui ternit l'éclat des communautés les plus brillantes et des plus belles œuvres de Dieu.

Mais bien plus, il faudra se consoler intérieurement de se voir en dérision et mépris à ses propres compagnons. Je dis *se consoler intérieurement*, parce que, si la chair ne peut y parvenir, le patient ne doit point s'inquiéter de ses vives répugnances, pourvu que l'esprit s'y complaise et s'en réjouisse dans la partie supérieure aux sens.

De même encore, en se voyant repris et mortifié continuellement par tout le monde, non-seulement par ses supérieurs, mais aussi par ses compagnons et ses inférieurs, on devra remercier de cœur et avec un esprit calme ceux qui vous reprennent et usent de charité en vous avertissant. Toute la réponse à leur faire est que l'on se montrera plus attentif à ne pas tomber dans la faute reprochée. Un des plus grands désirs des saints, sur cette terre, a toujours été celui de se voir méprisés pour

l'amour de Jésus-Christ. C'est cela que souhaitait saint Jean de la Croix, lorsque Jésus lui ayant apparu avec sa croix sur l'épaule, et lui ayant dit : Jean que veux-tu de moi ? *Joannes, pete quid vis à me*, saint Jean lui répondit : Seigneur, je veux souffrir et être méprisé pour vous. *Domine, pati et contemni pro te.* Le dernier degré de l'humilité (selon ce qu'enseignent les docteurs et saint François de Sales) est de se complaire dans l'abjection et les humiliations. Et c'est en outre un des plus grands mérites que nous puissions avoir aux yeux de Dieu. Un mépris souffert patiemment pour l'amour de Dieu sera plus méritoire devant lui que mille disciplines et les jeûnes les plus sévères.

Il faut savoir que l'obligation de supporter les mépris est chose inévitable, même au sein des communautés les plus saintes, soit de la part des supérieurs, soit de celle de ses compagnons. Que de mortifications n'ont pas reçues saint Jean François Régis, le vénérable père François de Jérôme, le père Torrès et tant d'autres. Il arrive encore que le Seigneur permet qu'entre les saints il y ait certaines antipathies, sans faute toute fois, ou au moins qu'entre les sujets les plus distingués par leur esprit, il naisse diverses manières de voir opposées, d'où l'on aura à souffrir mille contrariétés. Bien souvent aussi on s'inquiète pour des choses fausses : Dieu lui-même le permet ainsi, afin que ses serviteurs s'exercent à la patience et à l'humilité.

En somme, on profitera peu, en religion, de tous les sacrifices qu'on aura faits, si l'on n'y joint celui de souffrir patiemment les mépris et les contrariétés. Et puis celui qui entre en religion pour se consacrer tout entier à Dieu doit avoir honte de ne pas savoir supporter le mépris, s'il se place en la présence de Jésus-Christ, qui a été rassasié d'opprobres, *saturatus opprobriis*, pour l'amour de nous. Que chacun donc y songe bien, et soit résolu, en entrant en religion, à se complaire dans les abjections, et prêt à en supporter beaucoup, qui ne manqueront pas de lui être imposées ; autrement les impatiences que lui causeraient les contrariétés et les mépris mal supportés pourraient bien le troubler au point de lui faire perdre sa vocation, et l'éloigner de la vie religieuse. Combien en est-il qui, par de telles impatiences, ont perdu leur vo-

cation. Mais à quoi sert à la religion et à Dieu un serviteur qui ne sait pas supporter un mépris pour l'amour de lui? Et comment peut-il se dire mort, comme il a promis à Jésus-Christ, en entrant en religion, d'être mort à lui-même, si au contraire il reste vivant pour lui, et s'il est susceptible de ressentiment et d'inquiétude, quand il se voit humilié? Hors de la vie religieuse, hors, tous ces sujets ainsi enchaînés par leur amour-propre! Il est bien qu'ils se retirent le plus tôt possible, afin de ne pas infecter les autres de leur orgueil contagieux. Dans la vie religieuse chacun doit être mort, et surtout à son amour-propre : autrement il est mieux qu'il n'y entre pas, ou s'il y est entré, qu'il en sorte.

Quatrièmement, il faut en entrant en religion renoncer pleinement à sa propre volonté, et la sacrifier tout entière à la sainte obéissance. Ceci est la chose la plus nécessaire entre toutes. A quoi servirait d'abandonner les aises du monde, ses parents, les honneurs, et de porter en religion l'attachement à sa volonté propre. En cela consiste principalement le renoncement à soi-même, la mort spirituelle, et le don de soi-même à Jésus-Christ. Le don de notre cœur, c'est-à-dire de notre volonté, est celui qu'il agrée le plus, et qu'il exige de ses fils en religion. Sans cela, bien faible sera le mérite de toutes nos mortifications, de toutes les oraisons et de tous les autres sacrifices, si un seul n'est pas accompli, le renoncement entier à notre propre volonté.

Il est certain que c'est là le plus grand mérite que nous puissions avoir devant Dieu, et l'unique voie assurée de lui plaire en toutes choses, si nous pouvons dire avec Jésus, notre Sauveur : Je fais toujours ce qui peut lui plaire. *Ego, quæ placita sunt ei, facio semper* (Jo., VIII, 29). Certainement, celui qui, en religion, n'a aucune volonté propre, peut espérer qu'en toutes ses actions, à l'étude, à l'oraison, à la confession, au repas, à la récréation, au repos, il est agréable à Dieu, puisqu'en religion il n'y a pas pour ainsi dire un mouvement, un soupir qui ne dépende de l'obéissance ou à la règle ou aux ordres des supérieurs.

Les gens du monde, et même certaines personnes adonnées aux choses spirituelles, ne peuvent comprendre tout le mérite de cette vie d'obéissance que l'on mène en

communauté. Il est vrai que, hors de l'état religieux, il y en a beaucoup qui supportent des peines et des travaux, et peut-être plusieurs d'entre eux qui vivent dans une certaine soumission; ils prêchent, ils font des pénitences, ils prient, ils jeûnent, mais, en tout cela, ils laissent leur volonté propre avoir une part, et peut-être la plus grande part. Dieu fasse qu'au jour du jugement ils n'aient pas à gémir et à se plaindre, comme ceux dont parle l'Ecriture. Pourquoi avons-nous jeûné, sans que vous nous ayez regardé? Pourquoi avons-nous humilié nos âmes, sans que vous vous en soyez mis en peine? C'est parce que votre propre volonté se trouve au jour de votre jeûne. *Quare jejunavimus, et non aspexisti? humiliavimus animas nostras, et nescisti? Ecce in die jejunii vestri invenitur voluntas vestra* (Is., LVIII, 3). Voici ce que dit saint Bernard : C'est un grand mal que votre propre volonté; elle fait que les bonnes actions cessent d'être de bonnes actions. *Grande malum propria voluntas, quâ fit, ut bona tua tibi bona non sint.* Il est clair, en effet, que, dans de pareils actes, ce n'est pas Dieu seulement que l'on cherche, mais soi-même. Au contraire, celui qui n'agit que par obéissance est sûr qu'en tout il plaît à Dieu. La vénérable mère Marie de Jésus disait que deux choses rendaient précieuse à ses yeux la vie religieuse; l'une, parce que, dans le monastère, elle jouissait sans cesse de la présence et de la compagnie de Jésus-Christ, au saint Sacrement de l'autel; l'autre, parce que là, au moyen de l'obéissance, elle était toute à Dieu, en lui sacrifiant sa propre volonté. Le père Rodriguez raconte qu'après la mort de Dosithée, disciple de saint Dorothée, le Seigneur fit connaître, par révélation, que pendant les cinq années que Dosithée avait vécu sous l'obéissance, bien qu'il eût été constamment dans un état de maladie qui ne lui permettait pas de pratiquer les mêmes austérités que les autres moines, néanmoins, par la vertu de l'obéissance, il avait mérité la même récompense que saint Paul, ermite, et saint Antoine, abbé.

Celui qui veut entrer en religion doit donc se résoudre à se dépouiller entièrement de sa propre volonté et à ne vouloir autre chose que ce que veut la sainte obédience. Que Dieu garde tout religieux de jamais laisser sortir de sa bouche ces mots : *Je veux* ou *je ne veux pas*. Mais dans

outes les circonstances, lors même que ses supérieurs 'interrogeraient sur ce qu'il désire, il doit répondre : *Rien autre chose que ce que veut l'obédience.* Et bien qu'il n'y eût pas de péché évident, il doit obéir en tout ce qui lui est ordonné, aveuglément et sans examen, parce que le soin de délibérer sur les affaires et de résoudre les difficultés ne lui appartient pas, mais à ses supérieurs. Autrement si, tout en obéissant, il ne soumet pas son propre jugement à celui de ses supérieurs, son obéissance ne sera qu'imparfaite. Saint Ignace de Loyola disait : *Que le discernement dans les choses d'obédience ne convenait pas aux sujets, mais aux supérieurs, et que s'il y a une prudence pour celui qui obéit, c'était d'obéir sans prudence.* Saint Bernard disait : La parfaite obéissance est indiscrète. *Perfecta obedientia est indiscreta* (De vitâ solit.). Et dans un autre endroit : Il est impossible qu'un novice prudent reste longtemps dans la congrégation. *Novitium prudentem in congregatione durare impossibile est,* ajoutant pour motif : C'est au supérieur à examiner, et au sujet à obéir : *Discernere superioris est, subditi obedire.*

Mais pour faire des progrès dans cette vertu de l'obéissance qui passe avant tout, il faut tenir toujours son esprit préparé à exécuter tout ce à quoi on se sent répugner le plus, et d'un autre côté à se voir interdire tout ce qu'on désirerait et que l'on rechercherait. Il arrivera que dans le temps où vous seriez le plus disposé à rester dans la solitude pour vous y livrer à l'oraison et à l'étude ce sera alors qu'on vous emploiera aux affaires du dehors On sait bien à la vérité que, dans une communauté, la vie solitaire est pratiquée autant que possible, quand on est dans la maison, et, pour cet effet, plusieurs heures sont consacrées au silence ; il y a une retraite de dix jours d'exercices dans un parfait silence, chaque année, et une semblable d'un jour chaque mois ; en outre, une retraite de quinze jours précède la prise d'habit, et une autre pareillement de quinze jours, la profession où sont prononcés les vœux. Néanmoins, si la communauté est de prêtres exerçant le ministère, et appliqués au salut des âmes, le sujet qui y sera continuellement employé par l'obédience devra se contenter du seul temps des oraisons, et des exercices de la communauté : et souvent même il doit se tenir prêt à abandonner ceux-ci, si l'obé-

dience l'ordonne, sans réplique et sans en être troublé, entendant bien en cela ce qu'entendait et disait sainte Marie Madeleine de Pazzi : *Que les choses qui se font par obéissance sont toutes oraisons.*

Que celui qui sera entré en religion, encore qu'il y ait été réellement appelé, et qu'il ait surmonté toutes les passions et les attachements terrestres, ne s'imagine pas qu'il sera exempt d'autres tentations et épreuves que Dieu lui enverra, tels que dégoûts, doutes, craintes pour l'affermir dans sa vocation. Nous savons que les saints qui ont été le plus attachés à l'accomplissement de leur vocation, n'en ont pas moins éprouvé souvent de grandes perplexités, et il leur semblait qu'ils s'étaient complétement trompés, et qu'ils ne pourraient faire leur salut dans l'état religieux. Ainsi en arriva-t-il à sainte Thérèse, à saint Jean de la Croix, à la vénérable mère de Chantal ; mais par le moyen du recours à Dieu, tous leurs doutes furent dissipés, et ils recouvrèrent la paix. C'est ainsi, au reste, que le Seigneur éprouve ceux qu'il chérit le plus, comme il paraît par ces paroles adressées à Tobie : Parce que vous étiez agréable à Dieu, il a fallu que la tentation vînt vous éprouver. *Quia acceptus eras Deo, necesse fuit, ut tentatio probaret te* (Tob., XII, 13). Et dans le Deutér. (XIII, 3) : Le Seigneur votre Dieu vous éprouve, afin qu'il paraisse clairement si vous l'aimez ou non. *Tentat vos Dominus Deus vester ut palàm fiat, utrùm diligatis eum, an non.*

Chacun doit donc se préparer en religion à souffrir de ces ténèbres de l'esprit. Il se trouvera quelquefois dans une disposition telle qu'il ne croira plus pouvoir supporter les rigueurs de l'observance, ni retrouver la paix, pas même opérer son salut. Et alors il faut redoubler d'attention et de résolution contre la tentation qui nous affecte de scrupules mal fondés et d'idées d'un plus grand bien spirituel, pour nous faire abandonner notre vocation.

Deux remèdes principaux servent à triompher de ce genre de tentation. Le premier consiste à recourir à l'oraison ; approchez-vous de Dieu, et vous serez éclairé : *Accedite ad Deum, et illuminamini* (Ps. XXXIII, 6). Si vous recourez à Dieu, il est impossible que vous ne parveniez pas à vaincre la tentation, et au contraire, sans ce secours,

il est impossible d'en triompher. Et remarquez que souvent il ne suffira pas de recourir une première fois à Dieu, ou de ne le faire que pendant quelques jours, pour obtenir une pareille victoire. Le Seigneur permettra peut-être que, même après l'oraison, la tentation se continue pendant plus d'une semaine, ou pendant plusieurs mois, ou des années même; mais soyez assurés que celui qui persévère dans le recours à Dieu recevra certainement sa lumière, et restera vainqueur; alors il retrouvera la paix et se sentira d'autant plus affermi dans sa vocation. Tout religieux qui n'aura pas essuyé cette tempête, à l'abri de laquelle nul ne se trouve, ne peut reposer tranquille. Notez de plus que, dans ce temps de ténèbres, il est inutile d'attendre des mouvements de ferveur, et de chercher des motifs de quiétude; car, au milieu de cette obscurité, il n'y a que trouble et confusion. Il ne reste alors rien à faire que d'adresser à Dieu ces paroles : *Seigneur, aidez-moi, Seigneur, aidez-moi*, et de recourir à la protection de Marie, qui est la mère de persévérance, se confiant dans la divine promesse : Demandez et vous recevrez : *Petite et accipietis*. Il est certain que celui qui triomphe dans une pareille épreuve, avec le secours de la grâce divine, retrouvera ensuite double calme, double paix dans sa vocation.

Le second remède, aussi essentiel et nécessaire dans cette sorte de tentation, est d'en communiquer avec ses supérieurs ou son père spirituel dans la communauté; il faut le faire surtout dès les premiers effets de la tentation, et avant qu'elle ait acquis toute sa force. Saint Philippe de Néri disait que quand la tentation est dévoilée, elle est à moitié vaincue. Au contraire il n'y a pas de plus grand danger dans un cas pareil, que de taire la tentation qu'on éprouve aux supérieurs; parce qu'alors, d'une part, Dieu retire sa lumière, pour punir le manque de fidélité du sujet qui se refuse ainsi à manifester son mal, et d'un autre côté la tentation prend force, d'autant que la mine reste plus longtemps sans être éventée. Aussi tient-on pour chose non douteuse que celui qui, éprouvant des tentations contre sa vocation, ne les révèle pas, perdra certainement sa vocation. Comprenons bien qu'en religion les tentations les plus dangereuses que puisse susciter l'enfer, sont celles contraires à la vo-

cation; car s'il peut triompher par elles, il remporte à la fois plusieurs victoires. Celui, en effet, qui perd sa vocation, une fois sorti de l'état religieux, que pourra-t-il faire dans la voie de Dieu? Bien que l'ennemi spirituel lui suggère que, hors de la règle religieuse, il aura plus de tranquillité pour opérer le bien, néanmoins il est bien sûr que lorsqu'il sera sorti de la communauté, il restera dans son cœur un remords qui lui ôtera tout repos, et Dieu fasse que ce remords ne l'accompagne pas jusqu'à la mort pour le tourmenter ensuite éternellement dans l'enfer, où il est si facile de tomber (comme je l'ai déjà dit plus haut) quand on a abandonné sa vocation. Il restera de plus si tiède, si peu encouragé pour les bonnes œuvres, qu'à peine aura-t-il la force de lever les yeux vers le ciel. Il ne pourra guère s'empêcher bientôt d'abandonner l'oraison, car il n'y trouvera, chaque fois qu'il y aura recours, qu'un enfer de remords, et entendra les reproches de sa conscience qui lui criera : *Qu'as-tu fait? Tu as abandonné ton Dieu! Tu as quitté ta vocation! Et pourquoi? Pour obéir à tes propres idées, ou aux vœux de ta famille.* Ce reproche de sa conscience, il le sentira toute sa vie, et principalement à l'article de la mort, quand lui apparaîtra l'éternité, quand, au lieu de mourir dans la maison de Dieu, entouré de ses bons frères en religion, il se trouvera mourant hors de cette religion, et peut-être dans sa maison, au milieu de ces mêmes parents, pour le contentement desquels il se sera dégoûté de Dieu. Que les religieux prient donc sans cesse le Seigneur de les faire plutôt mourir, que de permettre qu'ils tombent dans un pareil malheur, qui se sent bien plus douloureusement à l'article de la mort, alors qu'il n'y a plus de remède à cette funeste erreur. Et c'est là le meilleur sujet de méditation que puisse considérer celui qui éprouve une tentation contre sa vocation, que de penser, dans le temps où cette tentation le travaille, au tourment irremédiable que lui apportera, à l'article de la mort, le remords d'avoir perdu sa vocation, et de mourir par sa faute hors de la religion.

Enfin, j'avertirai celui qui veut entrer en religion qu'il doit être résolu à devenir saint, et à souffrir toutes les peines extérieures et intérieures pour rester fidèle à Dieu, et ne pas abandonner sa vocation. Et s'il ne se sent

pas ferme dans une pareille résolution, je l'engage à ne pas tromper ses supérieurs et lui-même, et à ne pas entrer ; car c'est là un signe qu'il n'est point appelé, ou qu'il ne veut pas correspondre comme il le doit à sa vocation, ce qui serait un mal pire encore. Ainsi, dans une disposition si défavorable, il vaut mieux qu'il reste dehors et qu'il travaille à se mieux disposer, et à acquérir la résolution de se donner tout à Dieu, et à souffrir tout pour Dieu. Autrement, il fera tort à la fois à lui-même et à la religion, car il y a lieu de penser qu'il l'abandonnera bientôt ; et alors, outre qu'il sera discrédité aux yeux du monde, il restera coupable devant Dieu d'une infidélité plus condamnable a la vocation qu'il avait reçue, et perdra l'assurance de pouvoir faire désormais un seul pas dans la vie sainte, et Dieu sait que de disgrâces, que de chutes succéderont à celle-là.

En résumé, quel plus beau spectacle que de voir dans la religion des âmes livrées tout entières à Dieu, vivant au milieu du monde, mais comme hors du monde, sans autre pensée que celle de plaire à Dieu !

Dans l'état religieux, chacun ne doit vivre que pour la vie éternelle. Oh ! quel bonheur pour nous, si nous pouvons utiliser ces quatre jours de vie terrestre, par le sacrifice que nous en ferons à Dieu. Avec quel empressement surtout doivent le faire ceux qui ont déjà perdu, dans le monde, une bonne portion de leur vie. Mettons-nous bien devant les yeux l'éternité, et alors nous serons disposés à tout souffrir avec joie et tranquillité. Rendons grâces à Dieu, qui nous a donné tant de lumières et de secours pour parvenir à l'aimer parfaitement, puisqu'il nous a choisis au milieu de tant de nos semblables pour le servir en religion, en nous faisant le don de son saint amour. Redoublons de zèle pour lui plaire dans l'exercice des vertus, en pensant que peut-être, comme sainte Thérèse le disait à ses filles, nous avons, avec sa grâce, fait la plus grande partie du chemin vers la sainteté, en tournant le dos au monde et à tous ses biens. Le moins nous reste à faire maintenant pour devenir saints. Je suis assuré que Jésus a préparé une place élevée dans le ciel pour ceux qui meurent en religion. Nous sommes, dans cette vie, pauvres, méprisés, traités de fous et d'insensés : mais dans l'autre nous changeons complétement de sort.

Recommandons-nous sans cesse à notre Rédempteur plein d'amour, caché dans le saint Sacrement, et à la très-sainte Marie, puisque, comme religieux, nous devons professer un amour plus particulier à Jésus, dans le sacrement, et à Marie immaculée, et ayons pleine confiance. Jésus-Christ nous a élus pour être les grands de sa cour, comme nous pouvons le conclure évidemment de la protection spéciale qu'il accorde à ses maisons religieuses, et à chaque frère qui en fait partie. Le Seigneur est ma lumière et mon salut : que craindrai-je? *Dominus illuminatio mea et salus mea, quem timebo?* (Psalm XXVI, 1).

Seigneur, achevez votre ouvrage : faites-nous la grâce d'être entièrement à vous pour votre gloire, en sorte que tous les sujets de vos saintes maisons aient le bonheur de vous complaire jusqu'au jour du jugement, et vous acquièrent un grand nombre d'âmes. *Amen, amen.*

CONSIDÉRATIONS

POUR CEUX QUI SONT APPELÉS A L'ÉTAT RELIGIEUX.

PREMIÈRE CONSIDÉRATION.

Combien le salut éternel de notre âme est assuré dans la vie religieuse.

Pour comprendre combien est important le salut éternel de notre âme, il suffit d'avoir la foi, et de considérer que nous n'avons qu'une âme, et qu'en la perdant nous perdons tout. Que sert à l'homme de gagner tout le monde, s'il vient à perdre son âme? *Quid prodest homini, si mundum universum lucretur, animæ verò suæ detrimentum patiatur?* (Matth., XVI, 26.) C'est cette grande maxime de l'Evangile qui détermina tant de jeunes chrétiens, les uns à se retirer dans des cloîtres, les autres à vivre au désert, d'autres enfin à donner leur vie pour Jésus-Christ dans le martyr. Tous se disaient en effet : Quel bonheur y a-t-il dans la possession du monde entier et de tous les biens qu'il peut offrir, pendant cette vie si courte, si en même temps on se damne et on se rend malheureux pour toute cette vie qui ne doit pas avoir de fin? Tous ces riches, tous ces princes et empereurs qui se trouvent maintenant dans l'enfer, que leur reste-t-il de tout ce qu'ils ont possédé dans le monde, qu'un plus grand tourment, que de plus cuisants regrets? Ils pleurent maintenant, les malheureux; ils s'écrient : *Transierunt omnia illa tanquàm umbra* (Sap., v, 9). Tout, en effet, est passé pour eux comme une ombre, comme un songe, et le tourment qui leur est resté dure depuis bien des années et durera toute une éternité.

La figure de ce monde passe : *Præterit figura hujus mundi* (I. Cor., VII, 31). Ce monde est une scène où se passe un drame fort court. Heureux qui sait remplir son

rôle de manière qu'il mérite d'être heureux dans cette vie, qui ne doit point finir. Peu importera alors que, dans ce monde, il ait été pauvre, méprisé, tourmenté, s'il est ensuite heureux, honoré, roi dans le paradis, et cela tant que Dieu sera Dieu. C'est pour cette unique fin que le Seigneur nous a placés dans ce monde et nous fait vivre sur cette terre, non pour y acquérir des biens passagers, mais pour mériter et gagner des biens éternels. *Finem verò vitam æternam* (Rom., VI, 22).

Telle est la fin que devraient avoir en vue tous les hommes qui vivent dans le monde, mais le mal est que, dans ce monde, on ne pense que peu ou point à la vie éternelle. Au milieu des ténèbres de cette autre Egypte, la plupart des hommes ne placent leur étude que dans l'acquisition des honneurs et des jouissances mondaines, et voilà pourquoi il y en a un si grand nombre qui se perdent. La terre est plongée dans une grande désolation, parce qu'il n'est personne qui ait le cœur attentif à Dieu. *Desolatione desolata est omnis terra quia nullus est qui recogitet corde* (Jérém., XII, 11). Qu'il y en a peu qui s'occupent à considérer que la mort viendra terminer cette courte scène, que l'éternité nous attend après! à réfléchir sur tout ce que Dieu a fait pour l'amour de nous! Et de là vient que ces malheureux vivent dans l'aveuglement, éloignés de Dieu, à la manière des bêtes, les yeux constamment baissés vers les choses terrestres, sans aucun recours à Dieu, sans aucun désir de son amour, sans aucune pensée vers l'éternité. Aussi, n'ont-ils à la fin qu'une mort funeste, qui n'est que le commencement d'une mort et d'un malheur éternels : Arrivés là, ils ouvrent enfin les yeux, mais ce n'est que pour pleurer sans espoir et sans retour sur leur folie.

C'est un grand moyen de salut, que celui qu'on trouve dans la vie religieuse, où l'on médite continuellement sur les vérités éternelles. Souvenez-vous de vos fins dernières, dit le Saint-Esprit, et vous ne pécherez pas. *Memorare novissima tua et in æternum non peccabis* (Eccl., VII, 40). Dans toutes les maisons religieuses bien ordonnées, cela se pratique chaque jour et plusieurs fois le jour. Aussi, à la vive lumière qui s'y répand continuellement sur les choses divines, il est moralement impossible de vivre, au moins longtemps, éloigné de Dieu et

sans s'occuper à tenir en règle ses comptes pour l'éternité.

PRIÈRE.

Mon Dieu, et par où pouvais-je être digne de cette faveur miséricordieuse, qui, pendant que vous en laissiez tant d'autres au milieu des dangers du siècle, vous a fait m'appeler à vous, moi qui plus que les autres, vous avais offensé, et méritais davantage d'être privé de votre divine lumière, et de jouir de l'honneur de vivre dans votre sainte maison, avec vos intimes serviteurs? Seigneur, faites que je reconnaisse dignement cette faveur trop grande que j'ai reçue de vous; que dès lors je vous en rends grâce sans cesse, comme je me propose, et j'ai espoir de le faire, d'abord pendant ma vie entière et puis pendant toute l'éternité; et ne permettez pas que je sois en rien ingrat envers vous. Puisque vous avez déjà été si partial pour moi, et m'avez préféré à tant d'autres dans votre amour, il est bien juste que je vous serve avec plus de zèle et d'amour que les autres. Mon Jésus, vous m'avez voulu tout à vous : je me donne à vous tout entier. Acceptez-moi, et conservez-moi désormais comme chose vous appartenant, puisque je ne suis plus à moi. Vous avez commencé votre ouvrage, daignez l'achever. Vous m'avez appelé dans votre maison, parce que vous voulez que je sois sanctifié : Rendez-moi donc tel que vous le souhaitez. Faites-le, Père éternel, pour l'amour de Jésus-Christ, en qui seul je me confie. Je vous aime, grand Dieu, je vous aime, bonté infinie, c'est vous seul que j'aime et que je veux toujours aimer. Marie, ô mon espoir, prêtez-moi votre secours, et obtenez-moi la grâce d'être toujours fidèle et agréable au Seigneur.

DEUXIÈME CONSIDÉRATION.

Mort heureuse des religieux.

Heureux ceux qui meurent dans le Seigneur: *Beati mortui qui in Domino moriuntur* (Apoc., XIV, 13). Et qui peut mieux être au nombre de ces morts heureux qui meurent dans le Seigneur, que les religieux qui, à la fin de leur vie, se trouvent déjà morts au monde, étant déjà détachés du monde et de toutes ses joies, par le moyen des saints vœux.

Considérez, cher frère, combien vous vous trouverez satisfait, si, ayant suivi votre vocation, vous avez le bonheur de mourir dans la maison de Dieu! Le démon ne manquera pas de vous représenter que, si vous vous retirez dans une sainte maison, peut-être ensuite vous vous repentirez d'avoir abandonné la vôtre, d'avoir quitté votre patrie et frustré votre famille des avantages qu'elle pouvait retirer de vous. Mais dites-vous à vous-même: A l'article de la mort, me repentirai-je ou me féliciterai-je d'avoir suivi ma vocation? Ainsi, je vous en prie, mettez-vous d'avance à la place d'un moribond, tout près de comparaître au tribunal de Jésus-Christ. Voyez ce que vous désireriez le plus avoir fait, étant réduit à cet état. Sera-ce d'avoir contenté vos parents, d'avoir aidé à la prospérité de votre maison, d'avoir servi votre pays, et de mourir entouré de vos frères, de vos neveux, de vos alliés, après avoir vécu dans votre maison, honoré des fonctions de curé, de chanoine, d'évêque, de ministre, et n'ayant eu pour règle que votre volonté? Ou bien de mourir dans la maison de Dieu, assisté de vos frères en religion, qui raniment votre courage pour franchir ce grand passage, après avoir vécu de longues années d'une vie religieuse, humilié, mortifié, dépouillé de tous biens, éloigné de vos parents, privé de votre volonté propre, soumis à l'obédience, détaché enfin de toute chose terrestre; dans cet état enfin qui rend la mort douce et aimable? Celui qui s'est accoutumé, nous dit saint Bernard.

à se priver des plaisir du monde, ne s'apercevra pas qu'il quitte le monde : *Qui consuevit se delectationibus mundi privare, mundum descrere non sentiet* (Saint Bern., de cons.). Le pape Honorius II, près de mourir, témoignait son regret de n'être pas resté dans son monastère à laver les plats plutôt que d'avoir été pape. Philippe II désirait en mourant d'avoir été laïque dans quelque communauté, occupé à servir Dieu, plutôt que d'avoir été roi. Philippe III, aussi roi d'Espagne, disait à sa mort : O que n'ai-je été simple serviteur de Dieu dans un désert et non monarque; car maintenant je comparaîtrais avec plus de confiance au tribunal de Jésus-Christ.

Quand donc le démon vous tentera pour vous faire abandonner votre vocation, pensez à ce terme de la mort, et supposez-vous près d'arriver à ce moment suprême d'où dépend l'éternité : *A quo pendet æternitas.* C'est ainsi que vous triompherez de toutes les tentations et que vous resterez fidèle à Dieu : et certainement vous ne vous en repentirez pas à l'article de la mort, mais vous en rendrez sans cesse grâces à Dieu, et vivrez et mourrez content. Le frère de saint Bernard, Gérard, mourut en chantant, joyeux de penser qu'il mourait dans la maison de Dieu. Le père Suarez, de la compagnie de Jésus, sentait une si grande douceur et une telle consolation de mourir en religion, qu'il disait : Je ne pensais pas qu'il fût si doux de mourir : *Non putabam tam dulce esse mori.* Un autre saint religieux de la même compagnie, prêt à mourir, se prit à rire, et comme on lui demandait pourquoi il riait, il répondit : Et comment ne rirais-je pas? Jésus-Christ lui-même n'a-t-il pas promis le paradis à celui qui abandonnerait tout pour l'amour de lui? N'est-ce pas lui qui a dit : Celui qui aura abandonné sa maison, ses frères, son père, recevra le centuple, et possédera la vie éternelle : *Qui reliquerit domum suam vel fratres, aut patrem, etc., centuplum accipiet et vitam æternam possidebit?* (Matth. XIX, 29.) Or j'ai tout laissé pour Dieu; Dieu est fidèle, il ne peut manquer à sa promesse; ainsi, ajoutait-il, comment ne serais-je pas joyeux, et ne rirais-je pas en me voyant assuré d'être en paradis? Un frère laïque, mort il y a quelques années, disait à ceux qui lui demandaient ce qu'il souhaitait le plus : Je ne désire rien autre chose que de mourir pour m'unir à Dieu. Le

père dom Janvier Sarnelli, peu avant de mourir, parlait à Dieu en ces termes : Seigneur, vous savez que toutes mes actions, que toutes mes pensées ont été pour votre gloire : maintenant je soupire après le moment où je vous verrai face à face, si c'est votre volonté. Puis il dit : Allons je vais me livrer à une douce agonie. Il se mit ensuite à faire de pieux colloques avec Dieu, et peu après il expira paisiblement, avec le sourire sur les lèvres : son corps commença dès lors à rendre une odeur suave, qui, comme l'ont attesté les témoins, remplit pendant plusieurs jours la chambre où il était mort. Saint Bernard avait donc bien raison, en parlant du bonheur de l'état religieux, de s'écrier ! O vie assurée où l'on attend la mort sans crainte, bien plus où on la désire avec bonheur et où on la reçoit avec dévotion ! *O vita secura, ubi absque formidine mors exspectatur, imò et exoptatur cum dulcedine et excipitur cum devotione !*

PRIÈRE.

Jésus, mon Sauveur, qui, pour me procurer une bonne mort, avez souffert volontairement une mort si cruelle et si amère, puisque vous m'avez choisi pour suivre de plus près les traces de votre sainte vie, afin de me voir plus étroitement uni à votre cœur plein d'amour, liez-moi, je vous prie, tout à vous par les douces chaînes de votre amour, tellement que je ne puisse plus me séparer de vous. O mon Rédempteur bien-aimé, je désire ardemment de vous être agréable et de correspondre à une si grande grâce ; mais je crains que ma faiblesse m'y rende infidèle. Mon Jésus, ne le permettez pas ; faites-moi mourir, plutôt que je ne pense à vous quitter et que je perde la mémoire de l'affection spéciale que vous avez eue pour moi.

Je vous aime, mon doux Sauveur ! vous êtes et serez toujours le souverain maître de mon cœur et de mon âme. J'abandonne tout, et vous choisis, vous, pour mon seul trésor, ô pur agneau de Dieu ! ô mon ami le plus tendre ! *Dilectus meus candidus, et rubicundus, electus ex millibus* (Cant., v, 10). Loin de moi les créatures ; mon

unique bien, c'est mon Dieu : lui seul est mon amour, il est mon tout. Je vous aime, mon Jésus, et c'est à vous aimer ainsi que je veux employer tout ce qui me reste de vie, qu'elle soit longue ou courte. Je vous embrasse, je vous presse sur mon cœur, et je désire mourir dans cet embrassement. Je vous demande cette seule grâce et n'en veux pas d'autre, que vous me fassiez vivre dans l'ardeur de votre saint amour, et quand viendra le terme de ma vie, que vous me fassiez expirer en vous répétant un acte d'amour. O vierge Marie immaculée, obtenez-moi cette grâce, je l'espère de vous!

TROISIÈME CONSIDÉRATION.

Compte que devra rendre à Jésus-Christ, au jour du jugement, celui qui n'aura pas obéi à sa vocation.

La grâce de la vocation à l'état religieux n'est point une grâce ordinaire ; elle est au contraire très-rare, et Dieu ne l'accorde qu'à peu d'élus. *Non fecit taliter omni nationi* (Ps. CXLVII, 20). O combien est plus grande la grâce d'être appelé à la vie parfaite et à devenir le familier de Dieu dans sa maison, que d'être appelé à régner sur le plus grand royaume de la terre ! Et quelle comparaison y a-t-il entre un règne temporaire et terrestre et un règne éternel dans le ciel ?

Mais plus aura été grande la grâce accordée, plus le Seigneur s'irritera contre celui qui n'y aura pas répondu, et plus aussi sera rigoureux son jugement au jour où il faudra compter. Si un roi appelait un simple pasteur dans son palais, pour le servir à l'égal des nobles de sa cour, quelle serait son indignation si le pasteur le refusait pour garder sa pauvre bergerie et son chétif troupeau? Dieu connaît parfaitement le prix de ses grâces, et par conséquent il doit châtier avec toute rigueur ceux qui les méprisent. Lui seul est maître, et quand il parle il veut être obéi et obéi de suite ; aussi quand sa lumière appelle une âme à la vie parfaite, si cette âme n'y répond sur-le-champ, il la lui retire et l'abandonne au milieu des

ténèbres. O combien de pauvres âmes nous verrons réprouvées au jour du jugement, pour ce seul motif qu'étant appelées à Dieu elles n'ont pas obéi!

Remerciez donc le Seigneur de vous avoir appelé à le suivre; mais tremblez si vous n'y correspondez pas. Lorsque Dieu vous appelle à le servir de plus près, c'est un signe qu'il veut votre salut; mais il veut que vous vous sauviez par la seule voie que lui-même vous a indiquée et choisie. Si vous prétendez vous sauver par celle que vous aurez choisie vous-même, vous serez en grand péril de ne pas vous sauver, parce que, restant dans le siècle quand Dieu vous appelait en religion, le Seigneur ne vous y accordera pas tous les secours efficaces qu'il vous avait préparés, en vivant dans sa maison, et sans lesquels vous ne vous sauverez pas. Mes brebis connaissent ma voix, dit-il : *Oves meæ vocem meam audiunt* (Joan., x, 27). Qui ne veut pas obéir à la voix de Dieu, montre par là qu'il ne fait et ne fera jamais partie de son troupeau, mais qu'il sera condamné avec les boucs dans la vallée de Josaphat.

PRIÈRE.

Seigneur, vous avez usé envers moi d'un tel excès de bonté que vous m'avez choisi parmi un si grand nombre d'autres pour vous servir dans votre maison, au milieu de vos plus intimes serviteurs. Je comprends combien est grande une grâce pareille et combien j'en suis indigne. Me voilà : Je veux correspondre à tant d'amour, je veux vous obéir. Puisque vous avez été si libéral pour moi que de m'appeler quand je ne vous cherchais pas, quand j'étais si ingrat, ne permettez pas que maintenant j'aie envers vous cette autre ingratitude extrême de vous abandonner, vous qui, pour l'amour de moi, avez donné votre sang et votre vie, et cela pour me rejoindre à un monde où par le passé j'ai perdu souvent votre grâce et compromis mon salut. Puisque vous m'avez appelé, donnez-moi la force de vous obéir. J'en ai déjà fait la promesse, je la renouvelle aujourd'hui : mais, sans la grâce de persévérance, je ne pourrais vous rester fidèle. C'est cette grâce que j'implore

de vous, et c'est par vos mérites que j'y prétends et que je l'espère. Donnez-moi le courage de vaincre les passions de la chair par lesquels le démon compte me rendre infidèle. Je vous aime, mon Jésus, je consacre tout à vous. Je vous appartiens déjà et veux vous appartenir toujours. Marie, ma mère et mon espoir, vous êtes la mère de la persévérance : cette grâce ne s'obtient que par vous, obtenez-la moi ; je me confie en vous.

QUATRIÈME CONSIDÉRATION.

Tourment que souffrira dans l'enfer celui qui se damnera pour avoir perdu sa vocation.

Le remords d'avoir perdu, par sa propre faute, quelque grand bien, ou de s'être causé volontairement quelque grand mal est une peine si forte, que, dans cette vie même, elle cause un tourment insupportable. Or, quel tourment n'aura pas à souffrir ce jeune homme appelé de Dieu, par une faveur singulière, à l'état religieux, lorsqu'il reconnaîtra que s'il avait obéi à Dieu, il aurait acquis une belle place dans le paradis, et qu'au lieu de cela, il se verra plongé dans cette prison de supplices, sans espérance de remède à son éternelle souffrance. Il dira alors : O insensé que j'étais ! je pouvais devenir un saint ; et, si j'avais obéi, maintenant je le serais, tandis que je me suis damné sans remède ! Il ouvrira les yeux alors, le misérable ! pour son plus grand tourment ; et il verra au jour du jugement universel, passer à la droite et être couronnés par les saints ceux qui auront obéi à leur vocation, qui, laissant entièrement le monde, se sont réfugiés dans la maison de Dieu, où lui-même avait aussi été appelé ; et, en même temps, il se verra séparé de la compagnie des bienheureux, et relégué au milieu de cette chiourme innombrable de ces malheureux damnés, en punition de sa désobéissance à la voix de Dieu. Ah ! Certainement alors la pensée de la grâce de la vocation qu'il avait reçue, sera pour lui dans l'enfer même un second enfer.

On sait déjà, et nous en avons présenté plus haut la considération, que celui-là s'expose facilement à une perte aussi redoutable, qui, pour suivre ses propres idées, se détourne de la voix divine qui l'appelle. C'est pourquoi, mon frère, vous qui avez été appelé à vous rendre saint dans la maison de Dieu, voyez à quel extrême péril vous vous exposeriez, si, volontairement, vous veniez à perdre votre vocation. Et cette même vocation dont Dieu vous a gratifié dans son infinie bonté, afin de vous tirer de la foule et de vous placer au nombre des princes élus du paradis, deviendrait, par votre faute, si vous étiez infidèle à Dieu, un enfer à part pour vous. Choisissez donc, puisque Dieu met aujourd'hui le choix dans votre main; choisissez, ou d'être un grand roi dans le paradis, ou un damné plus tourmenté que les autres dans l'enfer.

PRIÈRE.

Non, mon Dieu, non, ne permettez pas que je vous désobéisse et que je vous sois infidèle, je reconnais votre bonté, et vous rends grâce de ce qu'au lieu de détourner de moi votre face, et de me reléguer dans l'enfer que j'ai mérité tant de fois, vous m'appelez à la sainteté et me préparez une belle place dans le paradis. Je comprends que je mériterais un double châtiment si je ne correspondais pas à cette grâce, que tous ne reçoivent pas. Je veux vous obéir. Me voilà : je suis à vous et veux être à vous toujours! J'embrasse avec joie tous les désagréments, toutes les souffrances même de la vie religieuse à laquelle vous m'invitez. Et que sont ces souffrances en comparaison des souffrances éternelles que j'ai méritées? J'étais déjà perdu à cause de mes péchés, aujourd'hui je me donne tout à vous. Disposez de moi et de ma vie, selon votre volonté. Acceptez, ô Seigneur, un condamné de l'enfer tel que j'étais, pour vous servir et vous aimer dans cette vie et dans l'autre. Je veux vous aimer désormais, autant que j'avais mérité de me voir destiné à vous haïr dans l'enfer, ô Dieu infiniment aimable! O mon Jésus, vous avez rompu les chaînes par lesquelles le

monde me tenait lié à lui ; vous m'avez délivré de l'esclavage de mes ennemis. Ainsi donc, ô mon amour, je veux vous aimer d'autant plus, et pour l'amour que je vous porte, je veux vous servir et vous obéir toujours. Je vous rendrai toujours grâces, ô Marie, mon avocate, qui m'avez obtenu une telle miséricorde. Soyez-moi en aide, et ne permettez pas que je sois davantage ingrat envers ce Dieu qui m'a tant aimé. Obtenez que je meure, plutôt que de devenir infidèle à cette grâce extrême. C'est mon espoir.

CINQUIÈME CONSIDÉRATION.

De la gloire immense dont les religieux jouiront dans le ciel.

Considérez d'abord ce que dit saint Bernard que le religieux mourant dans sa communauté difficilement peut être damné. De la cellule au ciel, la route est facile, à peine si un seul descend de la cellule en enfer. *Facilis via de cellâ ad cœlum. Vix unquàm aliquis è cellâ in infernum descendit.* Et la raison qu'en apporte ce saint est, *quia vix unquàm nisi prædestinatus in eâ, usque ad mortem persistit :* Parce qu'il est bien difficile qu'un religieux persévère jusqu'à la mort, s'il n'est au nombre des élus du paradis. C'est pour cela que saint Laurent Justinien disait que la vie religieuse est la porte du paradis : *Illius cœlestis civitatis iste est introitus.* Et le même saint ajoutait que les religieux avaient là un signe comme assuré de leur prédestination : *Magnum quippè electionis indicium.*

Considérez en outre que le paradis, comme dit l'Apôtre, est une couronne de justice ; qu'ainsi Dieu, bien qu'il récompense nos bonnes œuvres bien au delà de leur mérite, n'en mesure pas moins la récompense de chacun dans la proportion des bonnes œuvres qu'il a faites : *Reddet unicuique secundùm opera sua* (Matth., XVI, 27). Jugez par là de la grandeur de la récompense que Dieu garde dans le ciel aux bons religieux eu égard aux grands mérites qu'ils acquièrent chaque jour. Le religieux sacrifie à Dieu tous ses biens terrestres et se contente de vivre dans la pau-

vreté, sans posséder la moindre chose. Le religieux renonce à tout attachement pour sa famille, ses amis, sa patrie, afin de s'unir plus étroitement à Dieu. Le religieux se mortifie continuellement en toutes choses dont il jouirait dans le monde. Enfin le religieux se donne à Dieu tout entier en faisant le sacrifice de sa propre volonté par le vœu d'obéissance. La chose, sans doute, qui nous soit la plus chère, c'est notre propre volonté, et c'est celle que Dieu réclame de nous avant toute autre. Mon fils, dit-il, donnez-moi votre cœur; le cœur, c'est-à-dire la volonté: *Præbe, fili mi, cor tuum mihi* (Prov., XXVI, 29). Celui qui sert Dieu dans le monde lui donnera bien les choses qu'il possède, mais il ne se donnera pas lui-même : il n'en donne qu'une partie, non le tout; car il donnera son bien par les aumônes, sa nourriture par les jeûnes, son sang par les flagellations, etc.; mais il se réservera toujours sa propre volonté, jeûnant quand il le veut, priant quand il le veut, etc. Au lieu que le religieux offre en don à Dieu sa propre volonté, il se donne ainsi lui-même et se donne tout entier, livrant non-seulement les fruits de l'arbre, mais l'arbre même; et d'après cela, il peut dire avec vérité : Seigneur, après vous avoir donné jusqu'à ma propre volonté, il ne me reste plus rien que je puisse vous donner.

Aussi, en tout ce que le religieux fait par obéissance, il peut être assuré d'agir d'une manière parfaitement conforme à la volonté de Dieu et entièrement méritoire, non-seulement quand il fait l'oraison, quand il confesse ou qu'il prêche, quand il jeûne ou exerce tout autre mortification ; mais encore quand il prend son repas, quand il balaye sa cellule, qu'il fait son lit ou qu'il va s'y reposer, même lorsqu'il prend sa récréation, parce que, faisant tout par obéissance, il fait en tout la volonté de Dieu. Sainte Marie Madeleine de Pazzi disait que tout acte d'obéissance était oraison. C'est ce qui faisait dire également à saint Anselme que, quoi que fissent les religieux (entendant parler de ceux qui n'agissent que d'après l'obédience), tout leur était méritoire.

Saint Louis de Gonzague disait qu'en religion on voyageait sur un navire à voiles, qui, alors même qu'on ne rame pas, ne laisse par d'avancer. Oh ! combien plus gagnera pour son salut un religieux par l'observation de sa

règle pendant un seul mois, qu'un séculier avec toutes ses pénitences et ses oraisons pendant un an! Il a été révélé à l'égard de ce disciple de saint Dorothée, appelé Dosithée, que pour les cinq ans qu'il avait passés dans l'obéissance de son maître, il lui avait été accordé dans le ciel une gloire égale à celle de Paul l'ermite et de saint Antoine, abbé, qui tous deux vécurent tant d'années dans le désert. A la vérité, pendant cette vie, les religieux ont beaucoup à souffrir de la gêne d'une observance régulière; ils marchent et vont en pleurant, dit le Psalmiste: *Euntes ibant et flebant*. Mais quand ils seront appelés dans l'autre vie, ils iront droit au ciel. Ils reviendront avec des transports de joie en portant les gerbes de leur moisson. *Venientes autem venient cum exultatione, portantes manipulos suos* (Psalm. cxxv, 6). Aussi chanteront-ils alors: *Funes ceciderunt mihi in præclaris: et enim hæreditas mea præclara est mihi* (Psalm. xv, 6). Ces liens étroits qui m'ont attaché au Seigneur sont devenus pour moi d'un prix infini, et la gloire qu'ils m'ont acquise est immense.

PRIÈRE.

Est-il possible, ô mon Dieu, ô mon ami véritable, que vous ayez désiré à un tel point d'être aimé de moi, et que moi, misérable, je n'aie ressenti que de si faibles désirs de vous aimer et de vous plaire! Et cependant pour quelle autre fin m'auriez-vous favorisé de tant de grâces et m'auriez-vous appelé à vous du milieu du monde? O mon Jésus, je comprends votre volonté; vous m'aimez beaucoup, et vous voulez que je vous chérisse de même et que je sois tout à vous, dans cette vie et dans l'autre. Vous voulez que mon amour ne soit point partagé avec les créatures, mais soit tout pour vous seul, vous, unique bien, seul aimable, seul digne d'un amour infini. Ah! mon Seigneur, mon trésor, mon amour, mon tout, oui je soupire et désire ardemment de vous aimer et de n'aimer uniquement que vous! Je vous rends grâce de ce désir que vous m'avez donné; daignez me le conserver et l'accroître toujours; faites que je vous complaise et

aime autant que vous le désirez sur cette terre, afin que je parvienne ensuite à vous aimer face à face et de toutes mes forces, dans le ciel. C'est tout ce que je vous demande, ô mon Dieu. Je veux vous aimer, oui, mon Dieu, je veux vous aimer, et pour votre amour je me livre volontiers à toutes les souffrances. Je veux me rendre saint, non pour jouir beaucoup dans le paradis, mais pour vous plaire beaucoup, mon bien-aimé Seigneur, et pour vous aimer avec ardeur pendant l'éternité. Exaucez-moi, père éternel, pour l'amour de Jésus-Christ. Marie, ma mère, aidez-moi, vous, pour l'amour de ce fils qui naquit de vous : vous êtes tout mon espoir, j'attends tout bien de vous.

SIXIÈME CONSIDÉRATION.

De la paix dont Dieu fait jouir les bons religieux.

Les promesses de Dieu ne peuvent être vaines. Dieu a dit : Quiconque aura quitté pour mon nom sa maison, ou ses frères, ou ses sœurs, ou son père, ou sa mère...., ou ses terres, recevra le centuple, et aura pour héritage la vie éternelle : *Omnis qui reliquerit domum, vel fratres, aut sorores, aut patrem, aut matrem..., aut agros propter nomen meum, centuplum accipiet, et vitam æternam possidebit* (Matth., XIX, 29) ; c'est-à-dire le centuple sur cette terre même, et la vie éternelle dans le paradis. La paix de l'âme est un bien préférable à tous les royaumes du monde. Et à quoi servirait d'avoir la possession du monde entier, sans la paix intérieure? Il vaut mieux cent fois n'être que le paysan le plus pauvre de la terre et être content, que d'être le maître du monde et de vivre dans l'inquiétude. Mais qui peut procurer cette paix? Sera-ce le monde? Non. La paix est un bien qui ne peut s'obtenir que de Dieu. Seigneur, dit l'Eglise dans ses prières, donnez à vos serviteurs cette paix que le monde ne peut pas donner. *Deus, da servis tuis illam, quam mundus dare non potest, pacem.* C'est pourquoi elle implore de Dieu toute consolation. Or, si Dieu est le seul dispensateur de cette paix, à qui devons-nous penser qu'il l'accordera, si ce n'est à

ceux qui ont tout quitté et se sont détachés de toutes les créatures pour se donner entièrement à leur Créateur? Aussi voit-on vivre plus contents les bons religieux, renfermés dans leurs cellules, bien que mortifiés, méprisés et pauvres, que les grands du monde avec toutes leurs richesses, leurs pompes et les amusements dont ils jouissent.

Sainte Scholastique disait que si les hommes pouvaient comprendre de quelle quiétude jouissaient les bons religieux, le monde entier deviendrait un couvent. Et sainte Marie Madeleine de Pazzi disait que si la chose était bien comprise, on emploierait l'escalade de toutes parts pour entrer dans les couvents. Le cœur humain étant créé pour posséder un bien infini, toutes les créatures ne sauraient le contenter, n'étant que des biens finis et bornés; Dieu seul, qui est un bien infini, peut remplir ses désirs; mettez vos délices dans le Seigneur, et il vous accordera ce que votre cœur demande. *Delectare in Domino, et dabit tibi petitiones cordis tui* (Psalm. xxxvi, 4). Non, un bon religieux uni à son Dieu ne portera pas envie aux princes de la terre qui possèdent le pouvoir, les richesses et les honneurs; que les riches gardent leurs richesses, dira-t-il avec saint Paulin, que les rois possèdent leurs royaumes; pour moi, Jésus-Christ est mon royaume et toute ma gloire : *Divitias suas habeant sibi divites, regna sua reges : mihi Christus regnum et gloria est.* Il verra les gens du monde se glorifier follement dans leur faste et leur orgueil; pour lui, toujours occupé à se détacher des choses terrestres, pour s'unir toujours plus étroitement à Dieu, il vivra satisfait et dira : Ceux-ci se confient dans leurs chariots, et ceux-là dans leurs chevaux, mais pour nous, nous aurons recours à l'invocation du nom du Seigneur. *Hi in curribus, et hi in equis, nos autem in nomine Domini invocabimus* (Ps. xix, 8). Sainte Thérèse disait qu'une seule goutte des consolations célestes surpassait toutes les délices du monde. Le père Charles de Lorraine (de la maison des princes de Lorraine) s'étant fait religieux, assurait que Dieu, par un instant des joies qu'il lui procurait dans la vie religieuse, lui payait surabondamment tout ce qu'il avait quitté pour lui. Parfois, en effet, ces joies étaient si vives qu'étant seul debout dans sa cellule, il ne pouvait se défendre de se mettre à danser. Le bien-

heureux Séraphin d'Ascoli, frère capucin, disait qu'il ne donnerait pas deux doigts de son cordon pour tous les royaumes de la terre. O quel contentement goûte celui qui, ayant tout abandonné pour Dieu, peut dire avec saint François : Mon Dieu et mon tout! *Deus meus et omnia!* et se voit par là dégagé de toute servitude mondaine, de toute suggestion du siècle et de toute affection terrestre. Telle est la liberté dont jouissent les enfants de Dieu, comme sont les bons religieux. Il est vrai que, dans les commencements, ce détachement du commerce et des passe-temps du monde, les observances de la communauté et ses règles paraîtront des épines; mais ces épines, comme l'a dit le Seigneur à sainte Brigitte, pour celui qui en souffrira avec courage et amour les premières piqûres, deviendront toutes des fleurs, des délices du paradis. Il éprouvera sur la terre cette paix qui (comme s'exprime saint Paul) surpassera toutes les satisfactions des sens, toutes les joies des festins, des sociétés et des plaisirs du monde. *Pax Dei quæ exsuperat omnem sensum* (Phil., IV, 7). Et quelle paix plus parfaite que de savoir que l'on plaît à Dieu?

PRIÈRE.

Mon Seigneur, mon Dieu, mon amour, mon tout, je conçois maintenant que vous seul pouvez me rendre heureux dans cette vie et dans l'autre. Mais je ne veux pas vous aimer pour mon propre contentement, je veux vous aimer pour contenter votre cœur divin. Je veux que ma paix, mon unique joie dans cette vie soit d'unir ma volonté à votre volonté sainte, encore que, pour y parvenir, il me fallût souffrir tous les tourments. Vous êtes mon Dieu, moi je suis votre créature. Et que puis-je ambitionner de plus que de plaire à mon Seigneur, à mon Dieu qui a été si partial dans son amour pour moi? Vous avez, mon Jésus, laissé le ciel pour mener une vie pauvre et mortifiée, par amour pour moi. Je laisse tout pour vivre de votre amour. Mon seul plaisir sera de vous plaire. Je vous aime, ô mon aimable Rédempteur, je vous aime de tout mon être.

Pourvu que vous me conserviez la grâce de vous aimer, traitez-moi comme il vous plaira. Je veux vous contenter autant qu'il me sera possible. O Marie, mère de mon Dieu, protégez-moi! faites-moi semblable à vous, non dans votre gloire, que je ne peux mériter comme vous; mais dans la grâce de plaire à Dieu et de suivre sa divine volonté, comme vous l'avez fait.

SEPTIÈME CONSIDÉRATION.

Du mal que cause aux religieux la tiédeur.

Considérez l'état misérable de ce religieux qui, après avoir abandonné sa patrie, ses parents et le monde avec tous ses plaisirs, après s'être donné à Jésus-Christ en lui sacrifiant sa volonté, sa liberté, tout son être, s'expose ensuite aux dangers de la damnation, en se laissant aller à une vie pleine de tiédeur et de négligence. Non, il ne tarde pas à se perdre le religieux qui reste tiède, après avoir été appelé par Dieu dans sa maison pour s'y faire saint. Dieu lui-même a menacé ses pareils de les vomir et de les abandonner, s'ils ne s'amendent : *Sed quia tepidus es, incipiam te evomere* (Ap. III, 16). Saint Ignace de Loyola, voyant un certain frère laïque de sa communauté montrer de la tiédeur dans le service divin, l'appela près de lui un jour et lui dit : Frère, dites-moi, qu'êtes-vous venu faire dans la communauté? Le frère répond : Je suis venu pour servir Dieu. O mon frère! répliqua le saint, eh! qu'avez-vous dit? Si vous m'aviez répondu que vous étiez venu pour servir un cardinal, un prince de la terre, vous seriez plus excusable, mais vous dites que vous êtes venu servir Dieu, et c'est ainsi que vous le servez! Le Père Nieremberg dit que certains sont appelés de Dieu à se sauver, en devenant saints, de sorte que s'ils ne font tous leurs efforts pour se sanctifier, et qu'ils cherchent leur salut en restant dans l'imperfection, ils ne se sauvent pas même. Saint Augustin dit aussi que ces hommes indifférents sont ordinairement, pour la plupart, abandonnés de Dieu : *Deus negligentes deserere consuevit.* En quoi

consiste cet abandon? Il permet qu'après des fautes légères, pour lesquelles ils ont reçu des avertissements dont ils n'ont point fait de cas, ils passent à des fautes graves, jusqu'à perdre la grâce divine et leur vocation. Sainte Thérèse de Jésus vit sa place marquée dans l'enfer, si elle ne s'était détachée d'une affection mondaine, bien que très-légèrement coupable. *Qui spernit modica paulatim decidet* (Eccle., XIX, 1). Celui qui néglige les petites choses finira par tomber.

Plusieurs veulent bien suivre Jésus-Christ, mais de loin, comme fit saint Pierre, lorsqu'on saisit son maître dans le jardin des Oliviers, ainsi que le rapporte saint Matthieu : *Sequebatur eum à longè* (cap. XXIX, 58). Mais en agissant ainsi, il leur arrivera ce qui est arrivé à saint Pierre, plus tard, qui, placé dans une occasion critique, renia Jésus-Christ. Le religieux tiède se contentera du peu qu'il fera pour Dieu ; mais le Seigneur ne s'en contentera pas, après l'avoir appelé à la vie parfaite ; et, en punition de son ingratitude, non-seulement il le privera de ses faveurs spéciales, mais il permettra par fois sa ruine complète. Aussitôt que vous avez dit : C'est assez, vous êtes perdu. *Ubi dixisti sufficit, ibi periisti* (S. Aug.). Le figuier de l'Evangile fut dévoué au feu, seulement parce qu'il ne portait pas de fruits.

Le père Louis du Pont disait : J'ai commis beaucoup de fautes, mais je n'ai point fait la paix avec le péché. Malheur au religieux qui, appelé à la perfection, fait la paix avec le péché. Tant que l'on déteste ses imperfections, il y a espoir de devenir saint ; mais si l'on commet des fautes, et que l'on n'en tienne pas compte, alors saint Bernard assure que tout espoir de sainteté est perdu. « Celui qui sème peu moissonnera peu. » *Qui parcè seminat, parcè et metet* (II. Cor., IX, 6). Les grâces ordinaires ne suffisent pas pour faire un saint, il faut pour cela des grâces extraordinaires ; mais comment Dieu pourrait-il prodiguer ses faveurs à qui travaille négligemment et avec réserve à acquérir son amour?

De plus, pour devenir saint, il est nécessaire de s'armer de courage et de force, pour vaincre toutes les répugnances ; et ne croyez pas, dit saint Bernard, qui que vous soyez, pouvoir parvenir à la perfection sans vous distinguer des autres, dans la pratique de la vertu.

Perfectum non potest esse nisi singulare. Réfléchissez-y, mon frère; pourquoi avez-vous quitté le monde et toutes les choses? Pour vous faire saint. Mais cette vie tiède et pleine de fautes que vous menez, est-ce la voie qui conduit à la sainteté? Sainte Thérèse, pour ranimer le zèle de ses filles, leur répétait : *Mes sœurs, le plus fort est fait, c'est le moins qui vous reste à faire pour vous rendre saintes.* Je vous dirai de même à vous; le plus fort, vous l'avez fait peut-être, vous avez quitté patrie, maison, parents, biens et plaisirs : c'est le moins qui vous reste à faire : faites-le.

PRIÈRE.

O mon Dieu, ne me rejetez pas comme je l'ai trop mérité, car je veux m'amender! Je reconnais que ma vie ainsi pleine de négligence ne peut vous contenter; je vois que c'est moi-même qui par ma tiédeur ferme la porte à ces grâces que vous désireriez me faire. Seigneur, ne m'abandonnez pas encore; mais continuez d'user de pitié pour moi, qui désire me relever d'un état si misérable. Je veux désormais être diligent à dompter mes passions, à suivre vos inspirations au lieu de les abandonner par tiédeur, à remplir avec plus de zèle mes devoirs. Je veux, en un mot, dorénavant faire tout mon possible pour vous plaire, et ne veux négliger rien de ce que je saurai pouvoir vous plaire. Vous, mon Jésus, vous avez été si prodigue de grâces envers moi, vous vous êtes plu à donner votre sang et votre vie pour moi, il est honteux que je me montre si peu reconnaissant envers vous. Ah! vous méritez tout honneur, tout amour, et que l'on supporte avec joie tous les travaux, toutes les souffrances pour vous plaire. Mais, mon Rédempteur, vous connaissez ma faiblesse, aidez moi de votre main puissante. J'ai confiance en vous. Vierge immaculée, ô Marie, vous qui m'avez aidé à sortir du monde, aidez-moi à me vaincre moi-même, à me rendre saint.

HUITIÈME CONSIDÉRATION.

Combien est chère à Dieu une âme qui se donne toute à lui.

Une seule est ma colombe et ma parfaite amie. *Una est columba, perfecta mea* (Cant., VI, 8). Dieu chérit tous ceux qui l'aiment. *Ego diligentes me diligo* (Prov., VIII, 17). Plusieurs cependant se donnent à Dieu, mais en conservant dans leur cœur quelque affection pour les créatures qui les empêche d'être entièrement à Dieu. Or comment Dieu se donnerait-il tout entier à qui partage son amour entre lui et les créatures. Il est juste qu'il use de réserve avec celui qui se montre ainsi réservé dans son amour. Mais, au contraire, il se donne entièrement à ces âmes qui, ayant chassé de leur cœur tout ce qui n'est pas Dieu, ou ne conduit pas à l'aimer, et s'étant données à lui sans réserve, peuvent dire avec vérité : mon Dieu et mon tout ; *Deus meus et omnia.* Sainte Thérèse, tant qu'elle conserva une affection désordonnée, quoique non coupable, pour une certaine personne, ne put point s'entendre dire par Jésus-Christ ces paroles qu'il lui adressa lorsqu'elle se fut délivrée de tout attachement, et dévouée entièrement au divin amour : *Or maintenant vous êtes toute à moi, je suis tout à vous.*

Considérez que le Fils de Dieu n'a point refusé de se donner tout à vous : un enfant nous est né, un fils nous est donné : *Puer natus est nobis; filius datus est nobis* (Isa., IX, 6). Il s'est donné à nous pour l'amour qu'il nous porte. Il nous a aimés, et il s'est livré pour nous. *Dilexit nos, et tradidit semetipsum pro nobis* (Eph., V, 2). Donc, conclut saint Jean Chrysostome, si un Dieu s'est donné à toi entièrement et sans réserve : *Totum tibi dedit, nihil sibi reliquit,* il est juste qu'à ton tour, tu te donnes à Dieu tout entier et sans réserve, et que tu lui adresses désormais dans toute l'ardeur du divin amour ce cantique :

JE VEUX ÊTRE TOUJOURS A TOI :
A MOI TU T'ES DONNÉ TOI-MÊME,
A TOI JE ME DONNE DE MÊME.

Sainte Thérèse révéla à une de ses religieuses, à qui elle apparut après sa mort, que Dieu faisait plus de cas d'une âme unie à lui comme épouse, et qui s'est donnée tout entière, que d'un millier d'âmes tièdes et imparfaites. Ces âmes généreuses et toutes de Dieu vont se réunir au chœur des Séraphins. Le Seigneur lui-même a dit qu'il aime tant une âme toujours tendante à la perfection, qu'il semble n'aimer qu'elle seule parmi les autres : *Una est columba mea, perfecta mea.* C'est ce qui faisait dire au bienheureux Eloy, dans ses exhortations : « Une seule à un seul : » *Una uni.* Par quoi il entendait que cette âme unique que nous avions, nous devions la donner tout entière et sans partage à celui qui seul et uniquement méritait tout amour, de qui dépendait tout notre bonheur, et qui, plus que tous les êtres possibles, était plein d'amour pour nous. *Dimitte omnia et invenies omnia* (Kemp.) : Si vous quittez tout pour Dieu, vous retrouverez tout en Dieu. *O anima*, conclut saint Bernard, *sola esto, ut soli te servas.* Conserve-toi seule et sans te partager par l'attachement aux créatures, afin que tu sois toute à celui-là seul qui mérite un amour infini et que seul tu dois aimer.

PRIÈRE.

« Mon bien-aimé est à moi, et je suis à lui. » *Dilectus meus mihi, et ego illi.* Puis donc, mon Dieu, que vous vous êtes donné tout à moi, je serais trop ingrat de ne pas me donner tout à vous. Et si vous me voulez tout pour vous, me voilà, mon Seigneur, je me donne à vous tout entier. Acceptez-moi dans votre miséricorde, et ne me dédaignez pas. Faites que ce cœur qui, pendant un temps, a aimé les créatures, se porte uniquement à l'amour de votre bonté infinie. *Que ce moi actuel meure à*

présent, disait sainte Thérèse, *et qu'en moi vive un autre que moi. Que Dieu vive et me donne la vie; qu'il règne et que je sois son esclave; mon âme ne désire pas une autre liberté.* Ah ! mon cœur est trop étroit, mon Seigneur tout aimable, il est trop insuffisant à vous aimer, vous digne d'un amour infini. Je commettrais donc la plus énorme injustice, si je voulais le diviser encore pour l'attacher à l'amour d'aucune chose hors de vous. Je vous aime, mon Dieu, par-dessus toute chose. Je vous aime uniquement, et renonce à toutes les créatures pour me donner entièrement à vous, mon Jésus, mon Sauveur, mon Dieu, mon tout. Je dis et veux répéter toujours : « Qu'y a-t-il pour moi dans le ciel, et que désirerai-je sur la terre, si non vous ? O mon Dieu ! vous êtes le Dieu de mon cœur, et mon partage pour toute l'éternité. *Quid mihi est in cœlo ? et à te quid volui super terram ? Deus cordis mei, et pars mea, Deus in æternum* (Psal. LXXII, 25 et 26). Je ne désire rien autre chose dans cette vie et dans l'autre, que de posséder le trésor de votre amour. *Deus cordis mei.* Je ne veux plus que les créatures tiennent la plus petite place dans mon cœur, vous seul devez en être le maître : C'est à vous seul qu'il doit désormais appartenir; vous seul pouvez être mon bien, mon repos, mon désir, tout mon amour. *Amorem tui solum cum gratiâ tuâ mihi dones, et dives sum satis.* C'est tout ce que j'espère, et que je vous demande avec saint Ignace : Donnez-moi votre amour et votre grâce, *et dives sum satis.* Très-sainte vierge Marie, faites que je sois fidèle à Dieu, et que je ne révoque plus jamais le don que j'ai fait de moi-même au Seigneur.

NEUVIÈME CONSIDÉRATION.

Combien, pour devenir saint, il est nécessaire d'en avoir un ardent désir.

Nul saint n'est parvenu à devenir tel, sans un grand désir d'acquérir la sainteté. Comme aux oiseaux il faut des ailes pour voler, ainsi faut-il aux âmes de saints désirs pour avancer vers la perfection. Pour se rendre saint, il est nécessaire

de se détacher des créatures, de vaincre ses passions, de se vaincre soi-même, d'aimer les croix; mais pour faire tout cela, on a besoin d'une grande force, et l'on a beaucoup à souffrir. Or, que produit un saint désir? Saint Laurent Justinien répond : « Il donne des forces, il adoucit la peine.» *Vires subministrat, pœnam exibet leviorem.* Aussi le même saint ajoute que celui-là a déjà presque vaincu, qui désire ardemment de vaincre. *Magnæ victoriæ pars est vincendi desiderium.* Celui qui veut arriver au sommet d'une haute montagne, n'y parviendra pas s'il n'a un grand désir d'y arriver. C'est ce désir qui lui donnera le courage et la force de supporter la fatigue de la montée, sans cela il restera couché sur le bord, dégoûté et découragé.

Saint Bernard assure que le chemin qu'on peut faire vers la perfection est toujours en proportion du désir qu'on en garde. Et sainte Thérèse dit que Dieu aime ces âmes généreuses, qui ont les désirs les plus ardents. Aussi fait-elle cette exhortation générale : *Que nos pensers soient grands, car de là viendra notre bien. Il ne faut pas laisser abattre nos désirs, mais nous confier en Dieu, qui, nous prêtant peu à peu des forces, nous rendra capables d'arriver au point où, par le secours de sa grâce, sont arrivés les saints.* C'est ainsi que les saints sont parvenus, dans une si courte vie, à un grand degré de perfection et à faire de grandes choses pour Dieu. *Consummatus est in brevi, explevit tempora multa* (Sap., IV, 13). C'est ainsi qu'un saint Louis de Gonzague, dans peu d'années (car il ne vécut pas au delà de vingt-trois ans), arriva à un si grand degré de sainteté, que sainte Marie Madeleine de Pazzi, le voyant en esprit dans le paradis, disait qu'elle n'apercevait aucun saint dans le ciel qui jouit d'une aussi grande gloire que Louis. Et la sainte reconnut en même temps qu'il n'avait acquis une telle sainteté que par le grand désir qu'il avait eu de parvenir à aimer Dieu, autant que Dieu le méritait, et que voyant qu'il n'y pouvait arriver, le saint jeune homme avait souffert sur la terre un martyre d'amour.

Saint Bernard, étant en religion, avait coutume, pour ranimer sa ferveur, de se dire à lui-même : *Bernarde, ad quid venisti? Bernarde, ad quid venisti?* Je vous ferai la même question : Qu'êtes-vous venu faire dans la maison de Dieu? Pourquoi avez-vous abandonné le monde? Pour

vous faire saint? Et maintenant que faites-vous? A quoi perdez-vous le temps? dites-moi. Désirez-vous sincèrement devenir saint? Si vous ne le désirez pas, il est certain que vous ne le deviendrez jamais. Si donc vous ne sentez pas en vous ce désir, implorez-le de Jésus, implorez-le de Marie. Mais si vous l'avez, prenez courage, dit saint Bernard, car plusieurs ne peuvent devenir saints, parce qu'ils en désespèrent. Et ainsi, je le répéterai, ayons courage et un grand courage. Que craignons-nous? Qui abat notre confiance? Ce même Seigneur qui nous a donné la force d'abandonner le monde, nous donnera bien aussi celle d'embrasser la vie parfaite des saints. Toute chose finit. Cette vie heureuse ou pénible doit aussi passer : l'éternité seule ne passera jamais. Le peu seulement que nous aurons fait pour Dieu, il nous en consolera à la mort et dans l'éternité. La peine doit être de courte durée; la couronne que nous pouvons déjà entrevoir sera éternelle. Quel contentement les saints tirent de ce qu'ils ont souffert pour Dieu. Si quelque affliction pouvait entrer dans le ciel, la seule qu'éprouveraient les saints serait d'avoir manqué de faire pour Dieu quelque chose de plus qu'ils auraient pu faire et dont il n'est plus temps pour eux. Courage donc, et hâtez-vous, car vous n'avez pas de temps à perdre. Ce qui se peut faire aujourd'hui ne pourra plus se faire demain. Saint Bernardin de Sienne disait qu'un seul instant valait autant que valait Dieu lui-même, puisque, dans cet instant, nous pouvons gagner Dieu et sa grâce divine, ou les plus grands effets de sa grâce.

PRIÈRE.

Me voilà, mon Dieu, me voilà. *Paratum cor meum, Deus, paratum cor meum.* Me voilà prêt à faire tout ce que vous exigerez de moi. *Domine, quid me vis facere?* Dites-moi, Seigneur, qu'ordonnez-vous que je fasse, et je suis prêt à vous obéir. Je gémis d'avoir perdu tant de temps pendant lequel je pouvais travailler à vous plaire, et de ne l'avoir pas fait. Je vous rends grâces de m'accorder encore le temps de le faire. Non, je ne veux plus le perdre. Je veux et je désire me rendre saint, non pour recevoir

de vous une plus grande gloire, de plus grandes délices; mais je veux me faire saint pour pouvoir vous aimer davantage, et vous plaire dans cette vie et dans l'autre. Faites, Seigneur, que je vous aime, et que je vous complaise autant que vous le désirez. C'est-là tout ce que je vous demande, ô mon Dieu : Je veux vous aimer, je veux vous aimer, et pour vous aimer, je m'offre à souffrir toute peine, toute douleur. Daignez, Seigneur, accroître en moi de plus en plus ce désir, et donnez-moi la grâce de le suivre. Par moi-même je ne puis rien, mais je peux tout, aidé de vous. Père éternel, exaucez-moi pour l'amour de Jésus-Christ. O mon Jésus, secourez-moi par les mérites de votre passion! Marie, ô mon espoir, pour l'amour de Jésus, protégez-moi.

DIXIÈME CONSIDÉRATION.

De l'amour que nous devons à Jésus-Christ, en retour de l'amour qu'il a montré pour nous.

Pour comprendre l'amour que nous a porté le Fils de Dieu, il suffit de méditer ce que saint Paul dit de Jésus-Christ : Il s'est anéanti lui-même, en prenant la forme d'un esclave... Il s'est abaissé lui-même, se rendant obéissant jusqu'à la mort, jusqu'à la mort de la croix. *Semetipsum exinanivit, formam servi accipiens... Humiliavit semetipsum, factus obediens usque ad mortem, mortem autem crucis* (Phil., II, 7). *Semetipsum exinanivit.* O Dieu! de quelle stupeur ont dû être frappés éternellement vos anges, en voyant un Dieu aimer l'homme, au point de se faire homme et de s'assujétir à toutes les faiblesses et à toutes les souffrances de l'homme. Et le Verbe s'est fait chair. *Et verbum caro factum est* (Jo., I, 14). Quelle merveille ce serait de voir un roi se faire ver par amour des vers! Et cependant la merveille est infiniment plus grande de voir un Dieu se faire homme; et par suite de le voir humilié jusqu'à la mort si pénible et si ignominieuse de la croix, où il termine sa très-sainte vie. C'est en parlant de cette mort que, selon l'évangile, les saints

prophètes Moïse et Elie, sur le Tabor, disaient que c'était un excès : *Dicebant excessum, quem completurus erat in Jerusalem* (Luc., IX, 15). Oui, dit saint Bonaventure, elle fut avec raison nommée un excès, cette mort de Jésus-Christ; car elle fut un excès de douleur et d'amour; excès qui n'aurait jamais pu être cru, s'il n'eût pas ainsi été effectué. *Excessus doloris, excessus amoris.* Excès d'amour, reprend saint Augustin, puisque le Fils de Dieu voulut venir sur cette terre, y passer une vie si pauvre et si pénible, y souffrir une mort aussi cruelle pour cette unique fin de faire connaître aux hommes tout son amour pour eux. *Propterea Christus advenit, ut cognosceret homo, quantùm eum diligat Deus.* Le Seigneur révéla à sa servante Armilla Nicolas, que l'amour qu'il portait aux hommes avait été la cause de toutes ses souffrances et de sa mort. Si Jésus-Christ n'eût pas été Dieu, mais un simple homme qui nous aimât, quel plus grand témoignage en eût-il pu donner que de mourir pour nous. *Majorem hâc dilectionem nemo habet, ut animam suam ponat quis pro amicis suis* (Jo., XV, 13). Ah! combien les saints, à la pensée de l'amour que Jésus-Christ a montré pour nous, comptaient pour peu le sacrifice de leur propre vie, et de toutes choses pour un Dieu si plein d'amour. Que de jeunes hommes, que de personnes nobles et considérées ont abandonné leurs maisons, leur patrie, leurs richesses, leurs parents, tout enfin, pour se retirer dans un cloître, et n'y vivre que de l'amour de Jésus-Christ. Que de jeunes vierges, renonçant à leur union avec des princes et des grands du monde, ont couru joyeuses à la mort, montrant ainsi un juste retour à l'amour d'un Dieu mort par amour pour elles, et supplicié sur un infâme gibet, chose qui paraissait une folie à une sainte Marie Madeleine de Pazzi. Aussi appelait-elle son Jésus fou d'amour : *Oui*, s'écriait-elle, *oui, mon Jésus, vous êtes fou d'amour.* De même aussi les gentils, comme l'atteste saint Paul, entendant prêcher la mort de Jésus-Christ, l'estimaient une folie qu'il était impossible de croire. *Prædicamus Christum crucifixum, Judæis quidem scandalum, gentibus autem stultitiam* (I. Cor., I, 23). Comment, disaient-ils, un Dieu, heureux par lui-même, ne dépendant d'aucun être, a-t-il pu mourir pour l'amour des hommes ses esclaves? Autant vaudrait croire un Dieu devenu fou par amour pour les

hommes. Et cependant il est de foi que Jésus-Christ, vrai Fils de Dieu, s'est livré à la mort par amour pour nous. *Dilexit nos et tradidit semetipsum pro nobis* (Ephes., v, 2). Elle avait donc raison, cette même sainte Marie Madeleine, citée plus haut, de s'écrier, en gémissant sur l'ingratitude des hommes envers ce Dieu si aimant : *ô amour méconnu, ô amour non aimé !* Oui, la seule cause qui fait que les hommes n'aiment pas Jésus-Christ, c'est qu'ils vivent dans l'oubli de son amour pour eux.

Eh ! certes, mon âme qui considère qu'un Dieu est mort par amour pour elle, ne peut vivre sans l'aimer à son tour. La charité de Jésus-Christ nous presse ; *Caritas Christi urget nos* (II. Cor., v, 14). Elle se sentira toute enflammée, et comme contrainte à aimer Dieu qui l'a tant aimée. Jésus pouvait nous racheter, dit le père Niéremberg, avec une seule goutte de son sang, mais il a voulu tout le donner et ensemble sa vie divine, afin qu'à la vue de ses douleurs et de sa mort, nous ne nous bornions pas à un amour ordinaire envers lui, mais que nous soyons forcés à aimer de toutes nos forces un Dieu comme possédé d'amour pour nous. *Ut qui vivunt, non jàm sibi vivant, sed ei qui pro ipsis mortuus est* (II. Cor., v, 15).

PRIÈRE.

Oui, mon Jésus, mon Sauveur et mon Rédempteur, vous m'avez trop obligé à vous aimer : votre amour pour moi vous a trop coûté. Je serais trop ingrat si je me contentais d'aimer faiblement un Dieu qui a donné pour moi son sang et sa vie, qui s'est donné lui-même. Si vous êtes mort pour moi, votre pauvre serviteur, il est bien juste que je meure pour vous, mon Dieu et mon tout. Oui, mon Jésus, je me détache de tout pour me donner à vous. Je repousse loin de moi toute affection pour les créatures, et me consacre entièrement à votre seul amour. Mon bien aimé est choisi entre mille. *Dilectus meus, electus ex millibus* (Cant., IX, 10). C'est vous seul, entre tout ce qui existe, que je choisis pour mon bien, pour mon trésor, pour mon unique amour. Je vous aime, mon

amour, je vous aime. Je le répète, et veux toujours le répéter. Je vous aime, mon amour, je vous aime, vous ne seriez point satisfait si je vous aimais faiblement. Vous ne voulez pas que j'aime aucune chose hors vous. Je veux en tout vous complaire, je veux vous aimer beaucoup, et vous aimer seul, oui, vous seul; mon Dieu, mon Dieu, aidez-moi à faire ce qui peut pleinement vous contenter. Ma reine, ô Marie, aidez-moi, vous aussi, à aimer Dieu ardemment. Amen; c'est ce que j'espère; qu'il en soit ainsi.

ONZIÈME CONSIDÉRATION.

Du grand bonheur des religieux d'habiter avec Jésus dans le sacrement de l'autel.

La vénérable mère Marie de Jésus, fondatrice de son ordre à Toulouse, disait que deux choses lui faisaient sentir le bonheur qu'elle avait d'être religieuse; la première, c'est que les religieux sont entièrement à Dieu par leur vœu d'obéissance; la seconde, parce qu'ils ont la faveur d'habiter continuellement avec Jésus dans l'eucharistie. Et en vérité, si les mondains s'estiment si heureux d'être appelés par les rois à vivre dans leurs palais, combien plus doivent se féliciter les religieux d'être admis à habiter continuellement avec le roi du ciel, dans sa maison.

Dans les maisons religieuses, Jésus-Christ se tient toujours dans l'église à leur portée, afin qu'ils puissent le trouver à toute heure. Les séculiers peuvent à peine le visiter dans tout le jour, et en quelques lieux, dans la matinée seulement. Mais le religieux le trouve à la custode, toutes les fois qu'il le désire, le matin, dans la journée, pendant la nuit. Là il peut s'entretenir continuellement avec son Seigneur, et là Jésus-Christ aime à traiter familièrement avec ses serviteurs qu'il a arrachés et sauvés de la nouvelle Égypte, afin de les faire jouir, pendant cette vie, de sa présence sacramentelle, et dans l'autre, de sa vue sans voile et sans mystère, au sein du paradis. O solitude! peut-on dire de toute maison religieuse, ô solitude où Dieu parle et s'entretient familièrement avec ses amis:

O solitudo ! in quâ Deus cum suis familiariter loquitur et conversatur. Les âmes qui aiment ardemment Jésus-Christ ne sauraient désirer un autre paradis sur cette terre, que de se trouver en présence de leur Seigneur, au saint Sacrement, où il demeure pour l'amour de qui le cherche et le visite. Sa conversation n'a rien de désagréable, ni sa compagnie rien d'ennuyeux : *Non habet amaritudinem conversatio illius, nec tœdium convictus illius* (Sap., VIII, 16). Celui-là seul se lasse d'être avec Jésus-Christ qui ne l'aime pas : mais l'âme qui a placé, ici-bas, toutes ses affections en Jésus-Christ, trouve dans le saint Sacrement tout son trésor, son repos, son paradis. En conséquence elle tient toujours son cœur appliqué à visiter, à accompagner, autant qu'elle le peut, son Dieu présent sur l'autel, aux pieds duquel elle vient déposer ses affections, ses peines, et ses ardents désirs de l'aimer, de le voir face à face, et en attendant, de lui complaire en tout.

PRIÈRE.

Me voilà en votre présence, ô mon Jésus qui, dans ce sacrement, êtes le même qui jadis fûtes offert en sacrifice pour moi sur la croix. Vous qui m'aimez tant, que vous vous renfermez dans cette prison d'amour. Vous qui, parmi tant d'autres qui vous avaient moins offensé, et vous avaient mieux aimé, m'avez pourtant choisi dans votre bonté, pour vivre en votre compagnie dans votre maison, où, en m'arrachant du milieu du monde, vous m'avez destiné à vous être toujours uni pour me rendre plus digne d'aller au plus tôt vous louer, et vous aimer dans votre royaume éternel. Seigneur, je vous rends grâce. Et par où méritais-je un tel bonheur. J'ai préféré d'être abject dans la maison de mon Dieu, plutôt que d'habiter dans les palais des pécheurs : *Elegi abjectus esse in domo Dei mei, magis quàm habitare in tabernaculis peccatorum* (Ps. LXXXIII, 11). Oui, je me trouve trop heureux, mon Jésus, d'avoir quitté le monde, et je désirerais remplir le plus bas office dans votre maison, plutôt que d'habiter dans les plus superbes palais. Acceptez-moi donc, Seigneur, pour

être en votre compagnie pendant toute ma vie; ne me chassez pas comme je le mériterais. Daignez trouver bon, au milieu de mes bons frères qui vous servent dans cette maison, que je vous serve aussi, moi, misérable pécheur. Ah! j'ai vécu pendant si longtemps loin de vous! Mais maintenant, que vous m'avez ouvert les yeux sur les vanités du monde et sur ma folie, je ne veux plus être ailleurs qu'à vos pieds, ô mon Jésus. Votre présence m'animera à combattre les tentations; près de vous, je n'oublierai pas combien je suis obligé de vous aimer, et de recourir à vous dans mes luttes avec l'enfer. C'est pourquoi je veux rester toujours près de vous, pour m'unir sans cesse et me lier plus étroitement à vous. Je vous aime, ô mon Dieu, caché dans ce sacrement. Vous, par amour pour moi, vous demeurez continuellement sur cet autel; moi, par amour pour vous, je veux me tenir autant que je le pourrai en votre présence. Vous, renfermé là, vous m'offrez sans cesse votre amour; moi, renfermé aussi, je veux vous y aimer toujours. Ainsi donc, mon Jésus, mon amour, mon tout, nous serons toujours ensemble, ici dans le temps et au paradis dans l'éternité. C'est ce que j'espère: que cela soit. Très-sainte Marie, demandez pour moi l'amour au très-saint Sacrement.

DOUZIÈME CONSIDÉRATION.

La vie des religieux est de toutes la plus semblable à celle de Jésus-Christ.

L'Apôtre a dit que le Père éternel prédestine au royaume des cieux ceux-là seuls qui conforment leur vie à celle du Verbe incarné: *Quos præscivit, et prædestinavit conformes fieri imaginis Filii sui* (Rom., VIII, 29). Combien, par conséquent, doivent se trouver heureux les religieux, et espérer avec confiance le paradis, en voyant que Dieu les a appelés, entre tous, à un état de vie le plus conforme possible avec la vie de Jésus-Christ. Jésus voulut vivre en ce monde pauvre, simple garçon d'atelier dans une pauvre maison, pauvrement vêtu et nourri de même:

Etant riche, nous dit l'Apôtre, il s'est rendu pauvre pour l'amour de vous, afin que vous devinssiez riches par sa pauvreté. *Propter nos egenus factus est, cùm esset dives, ut illius inopiâ vos divites essetis* (II. Cor., VIII, 9). De plus, il embrassa une vie toute de mortifications, entièrement éloignée des plaisirs de ce monde, et pleine en tout temps de souffrances et de misères, depuis sa naissance jusqu'à sa mort; d'où vient que les prophètes l'ont nommé l'homme des douleurs : *Vir dolorum* (Is., LIII, 3). Ainsi, il enseignait à ses serviteurs quelle devait être la vie de ceux qui voulaient le suivre. Quiconque veut venir après moi doit se renoncer lui-même, prendre sa croix et me suivre. *Si quis vult venire post me, abneget semetipsum, tollat crucem suam et sequatur me* (Matth., XVI, 24). D'après cet exemple, d'après cette invitation de Jésus-Christ, les saints n'ont point eu d'autre affaire que de se dépouiller de tous les biens terrestres, et de rechercher les souffrances et les croix pour mieux suivre leur bien-aimé Seigneur. Ainsi fit un saint Benoît, qui, descendant des seigneurs de Norcia, et parent de l'empereur Justinien, né au milieu des richesses et des délices du monde, et à peine âgé de quatorze ans, s'en alla vivre dans une grotte, sur la montagne de Sublac, où il ne recevait pour tout entretien de vie, qu'un morceau de pain que lui portait chaque jour, par charité, un moine de Rome. De même en agit un saint François d'Assise, qui, laissant à son père tout ce qui lui revenait, et jusqu'à son dernier vêtement, pauvre et mortifié, se consacra tout entier à Jésus-Christ. De même encore un saint François Borgia, un saint Louis de Gonzague, quoiqu'ils fussent, l'un duc de Candie, l'autre seigneur de Castiglione, abandonnèrent richesses, états, vassaux, patrie, maison et parents, pour s'en aller vivre pauvres dans une communauté. Et ainsi firent tant d'autres nobles personnages et des princes même du sang royal. La bienheureuse Zedmerra, fille du roi d'Ethiopie renonça à ses droits au trône pour se faire religieuse dominicaine. La bienheureuse Jeanne de Portugal renonça à régner en France et en Angleterre, pour embrasser la vie religieuse. Dans le seul ordre de saint Benoît, on compte vingt-cinq empereurs et soixante-quinze rois ou reines, qui quittèrent le monde pour vivre pauvres, mortifiés et entièrement oubliés du monde dans un obscur

monastère. Oh ! certes, ce sont ceux-là et non les grands du monde qui sont les vrais fortunés : les mondains les regardent maintenant comme des insensés. Mais dans la vallée de Josaphat, ils comprendront que c'étaient eux-mêmes qui étaient les fous, et voyant alors les saints sur leurs trônes, couronnés par la main de Dieu, ils diront en gémissant et avec l'accent du désespoir : Ce sont ceux-là qui ont été autrefois l'objet de nos railleries... Insensés que nous étions, leur vie nous paraissait une folie...; cependant les voilà élevés au rang des enfants de Dieu, et leur partage est avec les saints. *Hi sunt quos aliquandò habuimus in derisum... Nos insensati vitam illorum æstimabamus insaniam... Ecce quomodò inter filios Dei computati sunt, et inter sanctos sors illorum est* (Sap. v, 3 et seq.).

PRIÈRE.

O Jésus, mon maître et mon Rédempteur, je suis donc au nombre de ces heureux privilégiés que vous avez appelés à votre suite ! ô mon Seigneur, je vous en rends grâces. J'abandonne tout et voudrais avoir encore plus à laisser pour aller après vous, mon roi et mon Dieu, qui avez choisi une vie si pauvre et si misérable pour l'amour de moi, et pour me donner le courage par votre exemple. Marchez devant moi, Seigneur, et je vous suivrai. Choisissez-moi la croix que vous voudrez, et aidez-moi, car je veux la porter toujours avec constance, avec amour. Je me repens de vous avoir jadis abandonné, pour suivre mes goûts et les vanités du monde; mais désormais je ne veux plus vous quitter. Liez-moi à votre croix, et si je résiste quelquefois par faiblesse, attirez-moi par les douces chaînes de votre amour, et ne permettez pas que je vous abandonne jamais plus. Oui, mon Jésus, je renonce à toutes les joies du monde; mon seul bonheur sera de vous suivre en vous aimant, et en souffrant tout ce qui pourra vous plaire. J'espère par là me trouver un jour dans votre royaume, lié à vous par ce lien d'amour éternel, qui me faisant vous aimer sans voile, ne permettra pas que je sois jamais détaché et séparé de vous.

Je vous aime, mon Dieu, mon tout, et je vous aimerai toujours. C'est mon espoir, très-sainte Marie, vous qui, pour avoir été la plus semblable à Jésus, êtes maintenant la plus puissante dans le ciel pour en obtenir des grâces, Marie, protégez-moi.

TREIZIÈME CONSIDÉRATION.

Du zèle que doivent avoir les religieux pour le salut des âmes.

Celui qui est appelé à faire partie de la congrégation du très-saint Rédempteur, ne sera jamais un vrai disciple de Jésus-Christ, et ne se rendra jamais saint, s'il ne remplit pas le but de sa vocation, et s'il n'a pas l'esprit de l'institution religieuse, qui est de travailler à sauver les âmes, et surtout les âmes les plus privées des secours spirituels, comme sont les pauvres gens de la campagne. Ce fut là tout le motif de la venue du Rédempteur, qui le déclare ainsi lui-même : « L'esprit du Seigneur... m'a consacré par son onction : il m'a envoyé prêcher l'Evangile aux pauvres. *Spiritus Domini... unxit me evangelizare pauperibus* (Luc., IV, 18). Aussi n'exigea-t-il de saint Pierre aucune autre preuve d'amour, sinon celle de se vouer au salut des âmes. Simon, fils de Jean, m'aimez-vous?... paissez mes brebis. *Simon Joannis, diligis me?... pasce oves meas* (Joan., XXI, 17). Il ne lui imposa pas, dit saint Jean Chrysostome, des pénitences, des oraisons, ou telle autre pratique, mais seulement qu'il travaillât à sauver ses ouailles. *Non dixit Christus : Abjice pecunias, jejunium exerce, macera te laboribus ; sed dixit : Pasce oves meas.* Et puis Jésus déclare encore qu'il regarderait comme fait à lui-même tout bien qui serait fait au plus humble de notre prochain : *Amen dico vobis, quamdiù fecistis uni ex his fratribus meis minimis, mihi fecistis* (Matth., XXV, 40).

Tout religieux doit donc nourrir soigneusement en lui l'intention et le zèle de secourir les âmes. C'est vers ce but que chacun doit diriger tous ses soins. Et quand ses supérieurs l'emploieront à ce service, il doit y appliquer toutes ses pensées, toute son attention. Il ne pourrait

véritablement se dire frère de cette congrégation s'il n'embrassait avec ardeur de telles fonctions, quand l'obédience les lui impose, et préférait ne songer qu'à lui-même en menant une vie retirée et solitaire. Et quelle plus grande gloire pour un homme, que d'être le coopérateur de Dieu, comme dit saint Paul, dans ce grand œuvre du salut des âmes? Qui aime beaucoup le Seigneur, ne se contente pas d'être seul à l'aimer, il voudrait attirer tous les hommes à cet amour, disant avec David : « Publiez avec moi combien le Seigneur est grand, et célébrons tous ensemble la gloire de son nom. » *Magnificate Dominum mecum, et exaltemus nomen ejus* (Ps. XXXIII, 4). Aussi saint Augustin adresse-t-il à tous ceux qui aiment Dieu cette exhortation : « Si vous aimez Dieu, cherchez à entraîner tous les hommes à ce saint amour. » *Si Deum amatis, omnes ad amorem ejus rapite.*

C'est un grand fondement d'espoir pour soi-même de gagner son salut éternel que de travailler avec un véritable zèle à sauver les âmes. « Vous avez sauvé une âme, dit saint Augustin, vous avez prédestiné la vôtre. » *Animam salvâsti, animam tuam prædestinâsti.* Et le Saint-Esprit nous fait cette promesse : *Cùm effuderis esurienti animam tuam* (quand vous aurez travaillé péniblement pour le bien spirituel du pauvre) *et animam afflictam repleveris* (et que vous aurez par vos efforts rempli son âme de la grâce divine), *implebit splendoribus animam tuam, requiem dabit tibi Dominus* (Isa., LVIII, 10), le Seigneur vous comblera de lumière et de paix. Saint Paul plaçait tout l'espoir de son salut éternel en ce qu'il procurait le salut des autres ; ce qui le faisait dire à ses disciples de Thessalonique : « Quelle est notre espérance, notre joie et la couronne de notre gloire? N'est-ce pas vous qui l'êtes devant le Seigneur Jésus-Christ? » *Quæ est enim nostra spes et corona gloriæ, nonne vos ante Dominum Jesum-Christum?* (I. Thess., II, 19.)

PRIÈRE.

Jésus-Christ, mon Seigneur, comment pourrais-je vous rendre assez d'actions de grâces, en me voyant appelé

par vous à ce même office que vous êtes venu exercer vous-même sur la terre, d'aller aidant les âmes de mes faibles efforts, à faire leur salut. D'où méritais-je cet honneur et cet avantage, moi qui vous avais si grièvement offensé, et qui ai été cause que d'autres vous ont offensé également? Oui, mon Sauveur, puisque vous m'avez appelé à vous aider dans cette grande œuvre, je veux employer toutes mes forces à votre service. Voyez l'offre que je vous fais de tous mes efforts, de toutes mes peines et même de mon sang et de ma vie pour vous obéir. Et en cela je ne prétends pas suivre mes propres idées, ou m'attirer les applaudissements et l'estime des hommes; je n'ai d'autre but, d'autre désir, que de vous voir aimé de tous, comme vous le méritez. Je bénis mon sort et m'estime bien heureux de ce que vous m'avez appelé à cet important office, dans lequel je proteste que je renonce à toute louange de la part des hommes et à toute satisfaction personnelle, pour ne chercher que votre gloire. A vous tout honneur et tout contentement, et à moi seulement les incommodités, les mépris, les peines. Acceptez, Seigneur, cet offre que vous fait un misérable pécheur, qui veut vous aimer et veut aussi vous voir aimé par les autres, et donnez-moi la force de l'exécuter. Très-sainte Marie, mon avocate, vous qui aimez tant les âmes, prêtez-moi votre secours.

QUATORZIÈME CONSIDÉRATION.

Combien sont nécessaires à un religieux les vertus de douceur et d'humilité.

Notre aimable rédempteur Jésus a voulu être appelé Agneau, afin de nous faire comprendre combien il était doux et humble. Ce sont là les vertus qu'il voulut principalement que ses disciples apprissent de lui : *Discite à me quia mitis sum et humilis corde* (Matth., XI, 29), et il les exige plus particulièrement des religieux qui font profession d'imiter sa sainte vie. Celui qui vit solitaire dans le désert n'a pas tant besoin de ses vertus; mais

celui qui vit en communauté ne peut éviter d'avoir à souffrir ou des reproches de ses supérieurs, ou des dégoûts de la part de ses compagnons : de là, un religieux, qui ne s'attache pas à pratiquer la patience, commettra chaque jour mille fautes et mènera une vie inquiète. Il faut qu'il soit tout plein de douceur avec tous, avec les étrangers, avec ses compagnons, et avec ses subordonnés, si jamais il est supérieur; considérant que s'il est lui-même sujet, il méritera mieux par un seul acte de douceur, en supportant les mépris ou les reproches, que par mille jeûnes et mille disciplines.

Saint François faisait la remarque qu'un grand nombre plaçaient la perfection dans les mortifications extérieures, et ne pouvaient en même temps supporter une seule parole offensante : Ne comprenant pas, ajoutait-il, quel plus grand profit il y a à supporter les injures. *Non intelligentes quantò majus sit lucrum in tolerantiâ injuriarum.* Combien est-il de personnes, dit saint Bernard, qui sont toutes douceur, quand il ne se dit et ne se fait rien de contraire à leurs idées, et qui, dans les contrariétés qui leur surviennent, font voir leur peu de tolérance. Que si quelqu'un est chargé de l'office de supérieur, il doit savoir qu'il réussira mieux auprès de ses subordonnés, avec une seule observation faite avec douceur, qu'avec cent reproches faits avec sévérité. Celui qui est doux est utile à lui-même et aux autres : *Mansuetus utilis sibi et aliis,* nous enseigne saint Jean Chrysostome. En somme, comme dit le même saint, le signe le plus évident de la vertu d'une âme, c'est de la voir douce et patiente dans l'occasion. Un cœur doux est ce qui plaît le plus au cœur de Dieu : La foi et la douceur lui sont agréables. *Beneplacitum est illi fides et mansuetudo* (Eccl., 1, 34 et 35). Il est bien que le religieux se représente, dans ses méditations, toutes les contrariétés qui lui peuvent arriver, et ainsi s'arme d'avance contre elles; et puis, dans les occasions, il doit se faire violence afin de ne pas se troubler, et se laisser emporter à l'impatience. Pour cela il doit s'abstenir de parler, quand il sent son esprit inquiet, jusqu'à ce qu'il éprouve que le calme lui est revenu.

Mais pour supporter avec calme les injures, il est nécessaire, par-dessus tout, d'avoir un grand fond d'hu-

milité. Celui qui est vraiment humble, non-seulement n'est point troublé en se voyant méprisé, mais bien plus, il se complaît et se réjouit en esprit (bien que la chair se révolte), en se voyant traité comme il est persuadé qu'il le mérite, et ainsi rendu semblable à Jésus-Christ, qui, étant au contraire digne de toute gloire, a voulu néanmoins par amour pour nous être rassasié d'opprobres et d'humiliations. Le frère Giunipero, disciple de saint François, quand il lui était fait quelqu'offense, relevait en creux sa tunique, comme s'il eût eu à recueillir des perles tombant du ciel. Les saints ont été plus avides d'humiliations, que les mondains ne le sont de louanges et d'honneurs. Et à quoi peut être utile un religieux qui ne sait pas supporter un mépris pour le service de Dieu? Il sera toujours ou orgueilleux, ou humble de nom seulement, et faussement, celui à qui la grâce divine sera refusée, comme dit l'Esprit saint : Dieu résiste aux superbes, mais il donne sa grâce aux humbles : *Deus superbis resistit, humilibus autem dat gratiam* (I. Petr., v, 5).

PRIÈRE.

O mon très-humble Jésus, qui pour l'amour de moi vous êtes tant humilié et fait obéissant jusqu'à la mort de la croix, comment aurais-je le courage de me présenter à vous, et de me dire votre serviteur, en me voyant à ce point coupable de péché, et tellement orgueilleux, que je ne puis supporter le moindre mépris sans ressentiment? Et d'où peut me venir tant de vanité à moi qui, par mes péchés, ai tant de fois mérité d'être précipité avec les démons dans l'enfer. O mon Jésus tant méprisé, prêtez-moi votre aide, faites-moi semblable à vous. Je veux entièrement changer de conduite. Vous avez, par amour pour moi, supporté tant d'opprobres : moi, pour votre amour, je veux supporter toutes les injures. Vous n'avez que trop rendu honorables, ô mon Rédempteur, les humiliations en les embrassant avec amour, pendant votre vie. A Dieu ne plaise que je me glorifie en autre chose qu'en la croix

de Notre-Seigneur Jésus-Christ. *Mihi absit gloriari, nisi in cruce Domini nostri Jesu Christi.* Vierge très-humble, et cependant Mère de Dieu, ô Marie, vous qui en toute chose, et spécialement dans vos souffrances, avez été la plus semblable à votre Fils, obtenez-moi la grâce de supporter avec calme tous les outrages qui désormais me seront faits. Amen.

QUINZIÈME CONSIDÉRATION.

De la confiance que les religieux doivent avoir dans la protection de Marie.

S'il est vrai, comme en effet il est très-véritable, selon les paroles de saint Pierre Damien, que la divine Mère, très-sainte Marie, aime tous les hommes d'une telle affection, qu'il n'y a et ne peut y avoir, après Dieu, aucun être qui la surpasse ou l'égale dans un pareil amour : *Amat nos amore invincibili*, combien devons-nous penser que cette grande reine aime les religieux qui ont sacrifié leur liberté, leur vie, tout enfin à l'amour de Jésus-Christ. Elle voit avec satisfaction que leur vie est la plus semblable à la sienne et à celle de son divin Fils. Elle les voit le plus souvent occupés à chanter ses louanges, et continuellement attentifs à l'honorer par des neuvaines, des visites, les rosaires, des jeûnes, etc. Elle les voit fréquemment à ses pieds, l'invoquant avec ardeur, et lui demandant des grâces, mais des grâces toutes conformes à ses saints désirs, comme la persévérance à servir Dieu, la force contre les tentations, le détachement de la terre, et l'attachement envers Dieu. Ah ! comment pourrions-nous douter qu'elle n'emploie toute sa puissance et n'use de toute sa miséricorde en faveur des religieux, et particulièrement de nous qui nous trouvons dans cette sainte congrégation du très-saint Rédempteur, où l'on fait, comme on sait, profession spéciale de rendre honneur à la Vierge mère, par les visites, le jeûne du samedi, et des mortifications particulières dans ses neuvaines, etc. ; et enfin, en répandant partout la dévotion envers elle par les prédications et l'exercice des neuvaines en son honneur ?

Grande et puissante, elle est pleine de gratitude; j'aime, nous dit-elle, ceux qui m'aiment. *Ego diligentes me, diligo* (Prov., VIII, 17). Tellement que, comme dit saint André de Crète, elle a coutume de rendre *de grands bienfaits* à qui lui offre le moindre hommage : *Solet maxima pro minimis reddere*. Sa bonté promet de délivrer des chaînes du péché celui qui l'honore et s'efforce de la faire honorer par les autres : *Qui operantur in me, non peccabunt* (Lect. 3, in off. concept. B. V.). Elle promet en outre le paradis : *Qui elucidant me, vitam æternam habebunt* (Eod. loc.). Ainsi nous devons singulièrement remercier Dieu de nous avoir appelés dans cette congrégation, où, par les usages de la communauté et par l'exemple de nos frères, nous sommes si souvent avertis et comme contraints d'avoir recours à Marie, et d'honorer constamment cette affectueuse Mère, qui est appelée et qui est réellement la joie, l'espérance, la vie, le salut de qui l'invoque et l'honore.

PRIÈRE.

O chère, ô aimable et affectueuse reine, je rends grâces sans cesse à mon Seigneur et à vous de m'avoir non-seulement retiré du monde, mais encore de m'avoir appelé à vivre dans cette congrégation où se pratique une dévotion particulière envers vous. Acceptez-moi donc, ô ma mère, à votre service ; ne dédaignez pas, qu'au milieu de tant de vos fils bien aimés, je vous serve aussi, moi misérable. Après Dieu, vous serez toujours mon espérance et mon amour. Dans tous mes travaux, dans toutes mes tribulations et tentations, c'est à vous toujours que j'aurai recours. C'est vous qui devez être mon seul refuge, mon unique consolatrice. Je n'attends d'aucune autre part de l'encouragement et du soutien dans mes combats, dans mes tristesses, dans mes dégoûts en cette vie, que de Dieu et de vous. Je renonce pour votre service à toutes les dominations terrestres, et la seule pour moi sera de vous servir, bénir et aimer sur cette terre, vous, ma très-aimable souveraine. Car vous servir c'est régner. *Cui servire*

regnare est (S. Ans.). Vous qui êtes la mère de persévérance, obtenez-moi de vous être fidèle jusqu'à la mort. J'espère, en faisant ainsi, et j'espère avec toute confiance d'arriver un jour au séjour où vous régnez, pour vous y louer et bénir éternellement et ne plus cesser d'être à vos pieds. *Jesus et Maria* (j'en fais la protestation avec votre ardent serviteur Alphonse Rodriguez), *amores mei dulcissimi, pro vobis patiar, pro vobis moriar; sim totus vester, sim nihil meus.* Jésus et Marie, mes amours si précieuses et si douces, que je souffre pour vous, que je meure pour vous, que je sois tout à vous, et que je ne réserve rien pour moi.

ORAISON TIRÉE DE SAINT THOMAS D'AQUIN.

Accordez-moi, mon Dieu, de connaître votre volonté et de l'accomplir parfaitement pour votre gloire. Donnez-moi la force de ne pas tomber en faute dans les choses prospères en me laissant enorgueillir, et dans les adversités en me laissant abattre. Que je ne me réjouisse ou ne m'afflige de rien, sinon de ce qui peut me conduire à vous ou m'en éloigner. Que je ne désire plaire et ne craigne de déplaire à nul autre qu'à vous, que je trouve insipide toute joie sans vous et me plaise à toute peine prise pour vous, en sorte que je ne veuille rien hors de vous. Faites que je dirige uniquement vers vous toutes mes pensées et toutes mes affections. Rendez-moi, Seigneur, obéissant sans réplique, pauvre sans désir, chaste sans aucune souillure, patient sans murmure, humble sans feinte, joyeux sans dissipation, timoré, mais sans défiance, diligent sans précipitation, prudent sans ruses. Donnez-moi le pouvoir de faire le bien sans présomption, de m'amender sans en tirer vanité, d'édifier le prochain par mon exemple sans dissimulation. Donnez-moi un cœur attentif qui ne se laisse pas distraire de vous par de vaines pensées, un cœur élevé qui ne puisse être attiré par d'indignes affections; droit, qui ne soit point mû par des intentions détournées; fort dans les tribulations, libre de tout attachement terrestre. Faites-moi la grâce d'être éclairé dans votre connaissance, diligent à vous chercher, habile à vous trouver, persévérant à vous plaire,

porté à la reconnaissance envers vous. Accordez-moi enfin la force d'embrasser les douleurs en expiation de mes péchés dans cette vie, et puis la grâce de vous voir, de vous posséder, de vous aimer face à face dans l'autre. Amen.

O reine, mon espoir et ma mère, Marie, je vous aime et mets en vous ma confiance. Je vous en prie par l'amour de Jésus, par la joie que vous avez ressentie de devenir sa mère, par la douleur que vous avez éprouvée à sa mort, obtenez-moi de beaucoup souffrir pour obtenir le pardon de mes péchés, de persévérer dans une bonne vie, d'aimer Dieu uniquement, de me conformer parfaitement à sa volonté. Vous êtes le refuge des pécheurs, soyez donc mon refuge. A vous je recommande mon âme et mon salut éternel. Recevez-moi pour votre serviteur, et comme tel, protégez-moi toujours et particulièrement à l'heure de ma mort. Vous pouvez me sauver par votre puissante intercession; ainsi je l'espère. Ainsi soit-il.

ENCOURAGEMENT

AUX NOVICES,

POUR PERSÉVÉRER DANS LEUR VOCATION.

Il y a deux grâces bien distinctes! la grâce de la vocation et celle de persévérance dans la vocation. Beaucoup ont reçu de Dieu la vocation qui depuis, par leur faute, se sont rendus indignes d'obtenir la grâce de persévérance. *Non coronabitur, nisi legitimè certaverit* (II. Tim., II, 5). Nul donc ne recevra la grâce de persévérance et la couronne préparée par Dieu aux persévérants que celui qui fait de son côté tout ce qu'il doit pour combattre et vaincre l'ennemi. *Tene quod habes, ut nemo accipiat coronam tuam* (Apoc. III, 11). Mon jeune ami, vous qui avez été par une faveur spéciale appelé par le Seigneur à marcher à sa suite, écoutez comme il vous exhorte lui-même et vous encourage : « Soyez attentif, mon fils, vous dit-il, à conserver la grâce que vous avez reçue de moi, et craignez que si vous la perdiez, un autre ne reçoive la couronne préparée pour vous. »

Celui qui entre en noviciat, entre au service du roi du ciel, lequel a coutume d'éprouver la fidélité de ceux qu'il accepte pour siens, par les croix et les tentations dont il permet que l'enfer s'arme contre eux. Ainsi, il fut dit à Tobie : Parce que vous étiez agréable au Seigneur, il a été nécessaire que la tentation vous éprouvât. *Et quia acceptus eras Deo, necesse fuit ut tentatio probaret te* (Tob. XII, 13). Et de même le Saint-Esprit dit à celui qui quitte le monde, pour se donner à Dieu : Mon fils, en entrant au service de Dieu... préparez votre âme à la tentation. *Fili, accedens ad servitutem Dei... præpara animam tuam ad tentationem* (Eccl. II, 1). En sorte que le novice, en entrant dans la maison de Dieu, doit se tenir prêt, non pas aux joies et aux consolations, mais bien aux tentations et aux combats que livre l'enfer à ceux qui se donnent tout à Dieu. Il faut bien comprendre que le démon s'attache de préférence à tenter un novice, pour lui faire aban-

donner sa vocation (ce qui est pour lui le gage le plus assuré de sa damnation), plutôt que mille séculiers, surtout si ce novice entre dans une communauté de religieux travaillant au salut des âmes. Et cela parce qu'un tel novice, s'il persévère et s'il est fidèle à Dieu, doit un jour enlever au démon des milliers de pécheurs qui, par son ministère, seront sauvés. Aussi l'ennemi des âmes cherchera-t-il à le gagner en toutes façons, et mettra en œuvre toutes ses ruses pour l'égarer.

Les tentations par lesquelles l'enfer s'efforce le plus souvent d'engager les novices à abandonner leur vocation sont celles-ci : En premier lieu, il les tente par la tendresse de leurs parents. Pour résister à cette tentation, il faut réfléchir que Jésus-Christ a déclaré que l'on n'était pas digne de le suivre, si l'on aimait davantage ses parents que lui : *Qui amat patrem aut matrem plus quàm me, non est me dignus.* (Matth. x, 37). Il a dit aussi lui-même qu'il était venu sur la terre, non pour apporter la paix, mais la division entre parents : *Non veni pacem mittere, sed gladium; veni enim separare hominem adversùs patrem suum et filiam adversùs matrem suam* (Matth. x, 34). Et pourquoi tant d'empressement à séparer les parents l'un de l'autre? Parce que notre Sauveur connaissait bien le grand dommage que les parents se causent entre eux; et que lorsqu'il s'agit du salut éternel, et principalement de la vocation religieuse, nous n'avons pas de plus grands ennemis que nos parents, comme Jésus lui-même l'a dit, à la suite des paroles déjà citées : Et les ennemis de l'homme sont dans sa maison, *et inimici hominis domestici ejus.* Oh! combien de pauvres jeunes gens, à cause de leur affection pour leurs parents, ont d'abord perdu leur vocation, et par suite leur âme (comme cela a coutume d'arriver si facilement!) Les histoires sont pleines du récit de ces cas funestes. Je veux ici en rapporter quelques-uns. Le père Jérôme Piatti rapporte qu'un certain novice fut visité par un de ses parents, lequel lui parla ainsi : « Ecoutez-moi, c'est mon affection pour vous qui dicte mes paroles, réfléchissez que votre complexion ne vous permet pas de supporter les fatigues et les travaux de la vie religieuse : tandis que dans le siècle vous pouvez davantage plaire à Dieu, principalement en faisant une grande part aux pauvres des richesses

que le Seigneur vous a données. Si vous vous obstinez, vous aurez à vous en repentir, et finalement vous vous verrez avant peu, avec honte, forcé de sortir de la communauté, où vous aurez été employé à l'office de portier ou de cuisinier, à cause de votre peu de talent et de votre mauvaise santé. Ainsi il vaut mieux le faire dès aujourd'hui que demain. » Le pauvre jeune homme ainsi perverti se retira. Peu de jours se passèrent, et déjà le malheureux était livré à toutes sortes de vices. Il en vint aux mains avec quelques rivaux, et, dans cette rixe, il fut frappé ainsi que le parent qui l'avait perverti. Tous deux moururent peu à près dans le même jour, et le malheureux novice (ce qui fut pire) mourut sans confession dont il avait alors un si grand besoin.

Le père Casalicchio (Stim. à S. Tim. Stim., 8) nous raconte comment un certain cavalier, prêt à entrer une nuit dans la maison d'une femme débauchée, entendit sonner la cloche du couvent des Capucins, qui allaient en ce moment à l'office. Il se dit alors : Ah ! comment puis-je aller offenser Dieu, au même instant où d'autres vont le louer? Et, appelé ainsi de Dieu, il entra depuis dans cette communauté. Mais sa mère fit tant et l'exhorta tant, qu'elle réussit à le faire retourner à la maison. Qu'en arriva-t-il? Peu de mois après, il fut tué par des ennemis, et rapporté à sa mère sur une civière. Denis-le-Chartreux rapporte (In Scha. Relig.) que deux novices chartreux de son ordre, pervertis par leurs parents, se retirèrent du couvent. Peu de jours après leur sortie, les uns et les autres, pères et fils, périrent de la peste, et ce qui est pire, comme le remarque l'auteur, firent une mauvaise mort.

Le père Mancinelli raconte qu'un jeune homme noble, bien qu'il fût entré en religion avec courage, et en résistant aux séductions de sa mère, qui avait fait tout ce qu'elle avait pu pour le détourner, néanmoins plus tard, cédant à l'instance et aux poursuites continuelles de cette mère, sortit de la communauté. Cela fait, sa mère chercha à lui procurer les divertissements du siècle, et lui fit prendre des leçons d'escrime. Or il arriva qu'un jour le jeune homme prenant cet exercice avec un ami, celui-ci lui porta un coup dans l'œil, dont l'effet fut si violent que l'infortuné resta mort sur la place, sans pouvoir se confesser. On lit dans le même père Casalicchio, à l'endroit

déjà cité plus haut (Stim., 6), qu'ayant été faire la mission dans une terre voisine de Cosenza, appelée les *Caroli*, il y apprit qu'un jeune homme s'étant retiré chez les capucins, son père alla d'abord faire grand bruit dans le monastère, afin que son fils lui fût rendu, et puis il y envoya un de ses frères, lequel, avec quelques compagnons armés, parmi lesquels était un beau-frère du jeune homme, parvint à l'enlever de force. Qu'arriva-t-il? Un mois après le père périt dans une tempête qui le surprit dans un voyage sur mer. Au bout de soixante jours, le beau-frère mourut aussi hors de sa maison, et le malheureux novice qui n'avait pas su rester fidèle à sa vocation, après un court espace de temps, eut le corps tout couvert de plaies, en sorte que des pieds à la tête il rendait le pus, et il mourut ainsi dans les convulsions et Dieu sait dans quelle disposition de l'âme.

On peut voir encore, dans la vie de saint Camille de Lellis (Lib. 1, chap. 22), qu'un jeune homme s'étant retiré dans sa communauté à Naples, et, persécuté par son père, resista d'abord courageusement; mais étant venu à Rome, et s'étant abouché de nouveau avec son père, il céda de nouveau à la tentation. En le congédiant, le saint lui prédit qu'il ferait une mauvaise fin, et mourrait des mains de la justice; et la prédiction se vérifia : car ce jeune homme, s'étant depuis établi, s'emporta dans un accès de jalousie jusqu'à tuer sa femme et deux serviteurs. C'est pourquoi, ayant été saisi par la justice, et malgré que son père eût sacrifié toute sa fortune pour lui sauver la vie, neuf ans après sa sortie du monastère, il eut la tête tranchée sur la place du marché de Naples. Il est raconté, dans la vie du même saint, qu'un autre novice voulant rentrer dans le monde, saint Camille lui annonça aussi le châtiment de Dieu, et en effet, de retour à Messine, six mois après, il y mourut subitement sans sacrements.

Soyez donc vigilant sur ce point, mon cher frère, si le démon cherche par cette voie à vous faire perdre votre vocation. Le Seigneur, qui vous a fait cette grâce particulière de vous appeler à quitter le siècle, veut que non-seulement vous abandonniez, mais que vous oubliiez entièrement votre patrie et vos parents. *Audi, filia, et vide et inclina aurem tuam : et obliviscere populum tuum et do-*

mum patris tui (Ps. XLIV, 11). *Audi et vide*, écoutez donc ce que Dieu vous dit, et voyez que si vous l'abandonnez par amour pour vos parents, votre douleur et vos remords seront extrêmes au moment de votre mort, quand vous vous rappellerez la maison de Dieu que vous aurez abandonnée, et que vous vous verrez mourant, entouré de vos frères et de vos neveux, qui vous assailliront de leurs doléances et de leurs importunités, dans ces moments où les secours spirituels sont si nécessaires, et où cependant, en retour des richesses que vous leur laissez, ils ne vous diront pas un seul mot de Dieu ; bien plus ils chercheront à vous étourdir, pour diminuer la crainte que vous aurez alors de la mort, et vous flatteront de vaines espérances de guérison, afin que vous mouriez sans vous y préparer.

Et au contraire, considérez quel contentement et quelle paix vous auriez en mourant, si, ayant été fidèle à Dieu, vous aviez le bonheur de finir votre vie au milieu de vos frères en religion, qui vous prêteront le secours de leurs prières et vous soutiendront par l'espérance du paradis, sans vous tromper, et vous animeront à mourir avec calme et joie. Considérez en outre que si vos parents vous ont aimé pendant plusieurs années avec quelque tendresse, Dieu vous a aimé bien longtemps avant, et avec une tendresse bien plus grande. Vous n'aurez qu'une trentaine ou une quarantaine d'années à être aimé de vos parents, mais Dieu, lui, vous aimera pendant une éternité. « Je vous ai aimé, vous dit-il, d'une charité perpétuelle. *In caritate perpetuâ dilexi te.* Il est encore vrai que vos parents auront fait quelques dépenses et supporté quelques incommodités pour vous : Mais Jésus-Christ a donné pour vous et son sang et sa vie. Alors donc que vous sentez quelque tendresse pour vos parents, et que la reconnaissance semble vous engager à ne pas leur déplaire, réfléchissez combien plus vous devez être reconnaissant envers Dieu qui, plus que tous, vous a aimé et gratifié. Dites ainsi en vous-même : Parents, si je vous abandonne, je vous abandonne pour Dieu qui, plus que vous, mérite mon amour et qui m'a aimé plus que vous. En vous parlant ainsi, vous vaincrez cette terrible tentation des parents qui, pour un grand nombre, a été une cause de ruine dans cette vie et dans l'autre.

L'autre tentation, par laquelle le démon a coutume d'attaquer un novice, est la crainte pour sa santé corporelle, lui insinuant cette réflexion : Ne vois-tu pas qu'en menant une vie pareille tu ruines ta santé, et que, par la suite, tu ne seras plus bon ni pour le monde ni pour Dieu? Le novice doit repousser cette tentation, par la confiance que le Seigneur, qui lui a donné la vocation, lui donnera également la force de santé nécessaire pour l'exécuter. Et s'il est venu dans la maison de Dieu dans le seul dessein de lui plaire, comme il faut le supposer, il devra se dire : « Je n'ai point caché, et je ne cache point encore à mes supérieurs l'état de santé où je suis. Ils m'ont pourtant accepté et ne me congédient point. Donc c'est la volonté de Dieu que je continue à demeurer ici, et si telle est sa volonté, dussé-je y souffrir et mourir *même, qu'importe?* Combien d'anachorètes s'en sont allés se dévouer aux souffrances dans les grottes et dans les forêts? Que de martyrs ont couru au-devant des supplices, donnant leur vie pour Jésus-Christ? C'est assez qu'il lui soit agréable que je perde pour l'amour de lui la santé et même la vie, je dois en être content. Je ne désire pas autre chose, et ne puis rien souhaiter de meilleur. » Ainsi doit parler un novice fervent qui a un véritable désir de se sanctifier. Que si quelqu'un, dans le temps de son noviciat, *n'a point de ferveur*, qu'il tienne pour certain qu'il ne l'aura dans aucun autre temps de sa vie.

Une troisième tentation est la crainte de ne pouvoir supporter les incommodités de la vie en communauté, telles que l'insuffisance et la mauvaise préparation des aliments, un lit dur, un sommeil très-court, l'interdiction de sortir de la maison, le silence et, par-dessus tout, la gêne de ne faire en rien sa volonté. Quand le novice se verra assailli par cette tentation, il devra répéter ce que saint Bernard se disait à lui-même : Bernard, pourquoi es-tu venu ici? *Bernarde, ad quid venisti?* Il devra penser qu'il n'est point venu dans la maison de Dieu pour y mener une vie agréable, mais pour travailler à se rendre saint. Et comment parviendra-t-il à se sanctifier? Sera-ce en cherchant ses commodités et ses plaisirs? Non, mais en souffrant, mais en mourant à toute satisfaction des sens. Sainte Thérèse disait : *Penser que Dieu admet à son amour ceux qui aiment leurs aises, c'est une erreur.* Dans

un autre endroit : *Les âmes qui aiment vraiment Dieu, ne peuvent pas demander du repos.* Ainsi donc, celui qui n'est pas fermement résolu à souffrir et à tout souffrir pour Dieu, ne se rendra jamais saint.

Non, il ne deviendra pas saint et n'aura jamais la paix de l'âme. Et quoi ! cette paix se trouve peut-être dans la jouissance des biens de ce monde et dans les plaisirs des sens? Peut-être les grands de la terre qui ont en abondance ces biens et ces plaisirs y trouvent-ils aussi la paix? Ah ! ceux-là sont les plus malheureux qui se nourrissent de fiel et de haine. Tout est vanité et affliction d'esprit : *Vanitas vanitatum, et afflictio spiritûs* (Eccl. I, 14). Ainsi furent nommés les biens terrestres par Salomon, qui en jouit si abondamment. Quand l'homme place ses affections dans ces biens-là, plus il obtient d'en posséder et plus il en désire de nouveaux, et il demeure toujours inquiet; mais s'il met tout son plaisir en Dieu, il trouve en Dieu une joie et une paix parfaites. Plaisez-vous en Dieu seul, dit David, et Dieu contentera tous les désirs de votre cœur : *Delectare in Domino, et dabit tibi petitiones cordis tui* (Ps. XXXVI, 4). Le père Charles de Lorraine, frère du duc de Lorraine et depuis religieux, quand il se trouvait seul dans sa pauvre cellule, ressentait une joie intérieure si vive qu'il ne pouvait s'empêcher de la témoigner en dansant. Le bienheureux Séraphin, capucin, disait qu'il ne changerait pas un bout de son cordon pour toutes les richesses et les dignités de la terre. Et sainte Thérèse, dans l'occasion, encourageait les autres en disant : *Quand une âme est entièrement résolue à souffrir, elle ne sent plus la peine.*

Mais ici il faut faire remarquer une autre erreur, dans laquelle le démon tente de faire tomber un novice, alors qu'il se trouve dans cette affliction d'esprit. Ne voyez-vous pas, lui dit-il, que vous ne trouvez pas ici la paix? Vous avez perdu la dévotion, tout vous cause de l'ennui, l'oraison, la lecture, la communion, même la récréation. C'est là un signe que Dieu ne vous veut pas dans cet état. « Oh ! quelle terrible et périlleuse tentation que celle-là, pour les novices tout récents et peu expérimentés ! Pour vaincre une pareille tentation, il faut d'abord considérer en quoi consiste la véritable paix de l'âme sur cette terre, qui est un lieu d'épreuves, et par conséquent de peine. Cette paix ne consiste pas d'abord, comme nous l'avons

vu, dans la jouissance des biens du monde, mais elle n'est pas non plus dans les délices spirituelles, qui par elles-mêmes ne nous apportent aucun mérite, et ne nous rendent pas meilleurs aux yeux de Dieu. La vraie paix de l'âme consiste uniquement dans notre conformité à la volonté divine. D'où nous devons regarder comme notre meilleure paix, celle qui nous fait être plus soumis à la volonté de Dieu, alors qu'il veut nous tenir dans l'humiliation et l'affliction. O combien est chère à Dieu une âme fidèle, qui fait la lecture, la communion, et tout autre exercice, sans aucune consolation et seulement pour plaire à Dieu ! Oh ! quel grand mérite ont les saintes œuvres faites sans récompense actuelle ! Le vénérable père don Antoine Torrès écrivait à une âme ainsi affligée : *Porter sa croix avec Jésus sans consolation, fait courir, fait voler une âme à la perfection.* Le novice qui se trouvera dans cet état de sécheresse d'âme, devra donc se tourner vers Dieu et lui dire: « Seigneur, puisque vous voulez me tenir affligé et privé de consolations, je veux rester dans cet état et autant qu'il vous plaira. Je ne veux point vous abandonner ; me voilà prêt à souffrir de même toute la vie et toute l'éternité même, si telle est votre volonté, c'est assez pour moi de savoir que vous le voulez ainsi. »

Voilà ce que doit dire un novice qui véritablement a le désir d'aimer Dieu ; mais qu'il sache d'ailleurs qu'il n'en sera pas ainsi. Le démon, par cette insinuation, cherche à lui faire perdre la confiance, en lui répétant que cette vie pénible durera toujours, et qu'enfin elle le réduira au désespoir et à l'impuissance de la supporter davantage. Ces tourbillons d'horreur apparaissent au milieu des ténèbres de l'esprit, par l'œuvre de l'ennemi qui les présente aux âmes désolées. Mais certes, tel ne doit pas être l'avenir. Je donnerai aux vainqueurs une manne cachée: *Vincentibus dabo manna absconditum* (Apoc. II, 17). Ceux qui auront souffert avec patience cette tempête d'aridité et de désolation, et qui auront vaincu les tentations que pendant ce temps l'enfer leur aura suscitées pour les faire reculer en arrière, ceux-là recevront les consolations du Seigneur, qui leur fera goûter la manne cachée, c'est-à-dire cette paix intérieure qui, comme dit saint Paul, surpasse toutes les délices des sens : *Pax Dei quæ*

exsuperat omnem sensum (Phil. IV, 7). Cette seule pensée : Je fais la volonté de Dieu, je plais ainsi à Dieu, donne un contentement bien supérieur à toutes les joies du monde, à tous ses divertissements, festins, spectacles, banquets, honneurs et dignités. Et puis Dieu ne peut faillir dans la promesse qu'il a faite à ceux qui abandonneraient tout pour son amour : *Qui reliquit domum, vel fratres, aut patrem, etc., propter nomen meum, centuplum accipiet, et vitam æternam possidebit* (Matth. XIX, 29). Il leur est donc promis le paradis dans l'autre vie, et le centuple dans celle-ci. Or, quel est ce centuple ? C'est le témoignage d'une bonne conscience qui surpasse immensément toutes les délices de la terre.

Mais ce n'est pas tout, il nous reste à parler de tentations encore plus dangereuses. Celles dont nous avons parlé jusqu'ici sont les tentations principales et mondaines, et qui se font aisément reconnaître comme venant du démon ; d'où il suit qu'avec le secours de Dieu, elles peuvent être plus facilement dévoilées et vaincues. Les tentations bien plus terribles sont celles qui portent le masque de la dévotion et de la perfection, parce qu'elles sont cachées et plus propres par conséquent à nous égarer.

La première de ce genre est ordinairement le doute sur sa vocation, que le démon suggère à l'esprit d'un novice, en lui disant : « Mais qui sait si telle est réellement votre vocation, ou si c'est seulement un effet de votre propre idée? Si vous n'avez pas été véritablement appelé de Dieu, vous n'aurez point les secours suffisants pour persévérer, et peut-être arrivera-t-il qu'après vos vœux prononcés, vous vous en repentirez et vous apostasierez; et ainsi vous vous seriez sauvé dans le monde, tandis qu'ici vous vous perdrez. » Pour surmonter cette tentation, il faut examiner comment et quand on peut être sûr de sa vocation. La vocation est vraie quand trois conditions se trouvent réunies. La première, une bonne intention, c'est-à-dire le désir de s'éloigner des dangers du monde, et de mieux assurer son salut éternel, et de se lier plus étroitement à Dieu. La seconde, qu'il n'y ait aucun empêchement positif de santé, de talent, de nécessité de famille; toutes choses à l'égard desquelles le novice doit être parfaitement tranquille, lorsqu'il s'en est remis

au jugement de ses supérieurs, après leur avoir sincèrement exposé la vérité. La troisième condition est que les supérieurs vous acceptent. Or, ces trois choses se rencontrant, le novice ne peut être un instant en doute que sa vocation ne soit vraie.

Une autre tentation est celle dont use l'esprit malin avec les jeunes gens qui ont déjà, avant d'entrer en religion, pratiqué la vie spirituelle. Hors de cette communauté, leur dira-t-il, vous faisiez plus souvent l'oraison, vous pratiquiez davantage les mortifications, le silence, la retraite, l'aumône, etc. Maintenant vous ne pouvez vaquer à ces bonnes œuvres, et moins encore le pourrez-vous, en sortant du noviciat, parce qu'alors vos supérieurs vous feront appliquer aux études, aux offices de la communauté, et à d'autres obédiences qui vous en distrairont. Oh! quel piége que celui-là! Si un novice prête l'oreille à une pareille tentation, c'est un signe qu'il ignore quel est le grand mérite de l'obéissance. Celui qui fait pour Dieu les oraisons (outre ce que disait sainte Marie Madeleine de Pazzi, que tout ce qui se fait en communauté est oraison), les aumônes, les jeûnes, les pénitences, lui donne bien en partie les choses qui sont de lui, mais ne lui donne pas tout; pour mieux dire, il donne ses actions, mais il ne se donne pas lui-même, tandis qu'au contraire celui qui renonce à sa propre volonté par le vœu d'obéissance, se donne lui-même tout entier à Dieu, en sorte qu'il peut lui dire : Seigneur, vous ayant consacré complétement ma propre volonté, je n'ai plus rien que je vous puisse donner. La volonté propre est la chose dont l'homme a le plus de difficulté à se dépouiller, mais c'est le don le plus agréable que nous puissions faire à Dieu, et que Dieu plus spécialement demande de nous : *Præbe, fili mi, cor tuum mihi* (Prov., XXIII, 26). Mon fils, donnez-moi votre cœur, c'est-à-dire votre volonté. C'est pourquoi le Seigneur dit que l'obéissance lui plaît davantage que tous les autres sacrifices que nous pouvons lui offrir. *Melior est obedientia quàm victimæ* (I. Reg., XV, 22). Aussi celui qui se donne à Dieu par une pleine obéissance, obtient, non pas une victoire, mais toutes les victoires sur les sens, sur les honneurs, les richesses et les joies du monde, et sur toute autre chose. *Vir obediens loquetur victorias* (Prov., XXI, 28).

Celui qui vit dans le monde acquiert du mérite sans doute, par les jeûnes, les disciplines, les oraisons, etc., mais faisant tout de son propre mouvement, il mérite moins qu'un religieux qui, quelque chose qu'il fasse, n'agit que par obéissance. Le mérite de ce dernier est donc plus grand, et, de plus, il est continuel, puisque tout ce qui se fait dans une communauté se fait par obéissance. Et ainsi le religieux fait œuvre méritoire, non-seulement quand il prie, quand il jeûne, quand il se mortifie, mais aussi quand il étudie, quand il est occupé au dehors, quand il est à table ou à la récréation, quand il va se reposer. Saint Louis de Gonzague disait que, dans le vaisseau religieux, on avançait toujours, même alors qu'on ne ramait pas. C'est pourquoi nous avons vu nombre de personnes dévotes qui, ayant d'abord mené une vie sainte, ont cherché depuis à se soumettre au régime de l'obédience, en entrant dans quelque communauté religieuse, comprenant bien que si les œuvres de propre mouvement étaient méritoires, celles faites par pure obéissance l'étaient bien encore plus.

Une tentation du même genre que la précédente, et encore plus dangereuse, est celle par laquelle le démon insinue que l'on aurait pu, hors de la communauté, faire un plus grand bien au prochain. Vous êtes entrés, dit-il, dans cette communauté, où déjà se trouve un grand nombre d'autres employés au secours des âmes; mais vous pouviez opérer un plus grand bien en restant dehors, et en portant des secours à vos compatriotes, qui en ont tant besoin, et qui manquent d'ouvriers spirituels. Celui qui est ainsi tenté, doit d'abord réfléchir que le plus grand bien que nous puissions faire est celui que Dieu réclame de nous. Dieu n'a besoin de personne, et, s'il veut que de plus grands secours soient donnés à votre pays, il peut les lui procurer par d'autres. Or, le Seigneur vous ayant appelé, mon cher frère, dans sa maison, là est le bien qu'il attend de vous, et qui consiste en ce que vous obéissiez à la règle et aux ordres de vos supérieurs. Que si l'obédience exige que vous soyez inactif dans un lieu, ou seulement employé à balayer la maison, ou à nettoyer les plats, c'est là le plus grand bien que vous puissiez faire.

Et puis, quel bien un homme peut-il faire dans son

propre pays? Jésus-Christ lui-même, incité à prêcher et à faire du bien à son pays, répondit : Nul n'est prophète dans son pays : *Nemo propheta acceptus est in patriâ suâ* (IV, 24). Cela est si vrai que, pour le fait des confessions, les confesseurs du pays même sont ordinairement appelés les confesseurs des péchés véniels. Et cela est vrai, parce que les gens du pays répugnent à dire leurs fautes graves à un prêtre qui leur est parent, ou qui habite au même lieu, en sorte qu'ils peuvent l'avoir ensuite toujours présent devant leurs yeux. Aussi vont-ils, à cause de cela, se confesser à des étrangers. Puis, quant aux prédications, on sait aussi que celles d'un compatriote profitent peu, d'abord, parce qu'il est du pays, et puis, parce que c'est toujours la même voix déjà entendue. Qu'un saint Paul vienne prêcher, il fera d'abord beaucoup d'effet, si vous voulez, mais lorsqu'il aura été entendu pendant six mois ou au plus pendant un an, il cessera de plaire et ne gagnera plus d'âmes. C'est pourquoi les missionnaires font beaucoup de bien dans les pays qu'ils visitent, parce qu'ils sont étrangers, et parce que leurs voix sont inaccoutumées. Il est certain qu'un prêtre d'une congrégation, et surtout un missionnaire, sauvera plus d'âmes dans un seul mois et dans une seule mission, que s'il était resté dix ans dans sa patrie, exerçant les pénibles fonctions du saint ministère. De plus, restant dans ce même lieu, il ne sauvera que les âmes qui y sont, tandis qu'en s'employant aux missions, il en sauvera de cent, de mille endroits différents. Ajoutons encore qu'en restant dans le siècle, il sera souvent incertain et ignorant de ce que Dieu exigera de lui, pour telle ou telle œuvre, tandis que, s'il vit en religion, agissant dans l'obéissance aux supérieurs, il est assuré que tout ce qu'il fait est conforme à la volonté de Dieu. D'où on voit que les religieux sont ces heureux serviteurs qui peuvent dire : Nous sommes heureux, ô Israël, parce que ce qui plaît à Dieu nous est ouvertement manifesté. *Beati sumus, Israel; quia quæ Deo placent manifesta sunt in nobis* (Baruch., IV, 4).

Enfin, il est une autre tentation que le démon emploie envers ceux qui se trouvent favorisés de Dieu, au point de goûter des consolations spirituelles sensibles, de verser des pleurs et de ressentir des embrâsements d'amour.

« Ne voyez-vous pas, leur dit-il, qu'au lieu d'être appelés à une vie religieuse active, vous l'êtes uniquement à la vie contemplative ou au moins à vivre dans un ermitage. C'est là votre véritable vocation. » Si jamais le démon me tentait ainsi, je lui répondrais ainsi à mon tour : Puisque tu parles de vocation, je dois donc suivre la mienne et non ma propre inclination ou les idées que tu me suggères. Dieu m'ayant d'abord appelé dans cette communauté, consacrée à l'œuvre du saint ministère, qui m'assurera que l'idée de la quitter soit une inspiration plutôt qu'une tentation ?

Et je vous dirai la même chose, à vous, mon frère. Il n'y a aucun doute que Dieu appelle les uns à la vie active et d'autres à la contemplative ; mais puisqu'il vous a appelé dans une communauté agissante, vous devez plutôt penser qu'une autre idée de vocation ne vient pas de Dieu, mais de l'enfer, qui prétend par là vous faire perdre votre véritable vocation. Saint Philippe de Néri disait qu'il ne fallait pas quitter un état bon pour un meilleur, sans être certain que ce fût là la volonté de Dieu. Ainsi, pour ne pas risquer de vous égarer, il faudrait que vous fussiez plus que moralement sûr que Dieu veut que vous passiez à un autre état. Mais quelle certitude en aurez-vous, surtout si votre supérieur et votre père spirituel vous disent que c'est une tentation? Et puis vous devez considérer, comme l'enseigne saint Thomas, que bien que la vie contemplative, prise en elle-même, soit plus parfaite que la vie active, toutefois une vie mixte, c'est-à-dire entremêlée d'oraison et d'action, est la plus parfaite, parce que telle fut la vie de Jésus-Christ. Et telle est la vie menée dans toutes les communautés d'œuvres qui sont bien ordonnées, dans lesquelles il y a plusieurs heures consacrées à l'oraison, et plusieurs au silence. D'où ces religieux peuvent dire que lorsqu'ils sont hors de la maison, ils mènent la vie active, et que lorsqu'ils restent dans l'intérieur, ils sont de vrais ermites. Ainsi, mon frère, ne vous laissez point égarer par tous ces prétextes spécieux de l'ennemi de votre âme. Soyez certain que si vous quittiez la communauté, vous vous en repentiriez, comme il est arrivé à plusieurs, et que vous ne reconnaîtriez votre erreur que lorsque vous ne pourriez plus y remédier, parce que difficilement celui qui aban-

donne une fois la vie religieuse peut ensuite y entrer de nouveau.

MOYENS POUR CONSERVER LA VOCATION.

Le premier moyen est d'éviter avec soin de tomber sciemment en faute. Et que l'on sache bien que le démon invite un novice à commettre des péchés, non pas tant pour lui faire ce mal que pour lui faire perdre sa vocation; car en commettant des fautes délibérément, il commence à perdre la ferveur dans l'oraison, dans la communion et dans tous les autres exercices spirituels. Le Seigneur, d'un autre côté, justement irrité, fermera à mesure la main qui répandait ses grâces, selon la règle générale tracée par saint Paul : Celui qui sème peu, moissonnera peu : *Qui parcè seminat, parcè et metet* (II. Cor., IX, 6). Et cela arrivera surtout si ce sont des péchés d'orgueil; car Dieu résiste aux superbes, et le démon prend un plus grand empire sur eux. Et ainsi d'un côté la tiédeur du novice étant augmentée, et de l'autre la lumière divine lui étant retirée, il ne sera pas difficile à l'enfer de parvenir au but de lui faire perdre sa vocation.

Le second moyen est d'éventer la mine, c'est-à-dire de découvrir la tentatation aux supérieurs. Saint Philippe de Néri disait : *La tentation découverte est à moitié vaincue.* D'autre part, comme l'apostème fermé devient gangreneux, ainsi la tentation cachée tourne à notre ruine. Et, en effet, il s'est vu souvent par expérience que ceux qui se laissaient ébranler à la tentation, en étaient réduits à la bivoie (c'est-à-dire au doute sur la voie à prendre, la gauche ou la droite), et que, taisant leur tentation, ils ont presque tous perdu leur vocation. Ainsi donc, dans un tel cas, il faut faire un effort et tout communiquer aux supérieurs; car Dieu aura tellement pour agréable cet acte d'humilité du novice, et la violence qu'il se sera faite qu'aussitôt, par sa lumière, il dissipera les ténèbres et les doutes de son esprit.

Le troisième moyen est l'oraison, c'est-à-dire le recours à Dieu pour obtenir de lui la persévérance, laquelle, comme dit saint Augustin, on ne peut obtenir sans la prière. Mais que le novice prenne garde lorsqu'il a déjà reçu la vocation de Dieu, et qu'ensuite il est tenté

de l'abandonner; qu'il prenne garde, dis-je, en priant le Seigneur, de ne pas dire : « Seigneur, éclairez-moi sur ce que je dois faire, » parce que cette lumière qu'il demanderait, Dieu la lui a déjà donnée en l'appelant à lui, et que s'il se bornait à cette demande, le démon pourrait facilement, se travestissant en ange de lumière, le tromper, en lui faisant accroire que c'est un effet de la lumière divine, que la pensée qu'il a de sortir de religion. Mais il doit dire : « Seigneur, puisque vous m'avez donné la vocation, donnez-moi aussi la force de persévérer. » Un certain jeune homme fut appelé de Dieu à l'état religieux, et sa vocation, après plusieurs épreuves, ayant été approuvée par son directeur, il se retira dans une communauté. Ses parents firent tant qu'ils le contraignirent à aller en un autre lieu, pour y examiner plus mûrement sa vocation : mais de là malheureusement, au lieu de retourner à la communauté d'où il était parti, il s'en alla dans sa propre maison, satisfaisant ainsi ses parents et mécontentant Dieu. Lui ayant demandé comment il avait adopté une pareille erreur, il me répondit qu'il avait auparavant prié Dieu en ces termes : Parlez, Seigneur, car votre serviteur vous écoute : *Loquere, Domine, quia audit servus tuus.* (Rois, III, 9); et que cela fait, il avait pris le parti de retourner dans sa maison. Je lui dis alors : O mon fils! vous vous êtes trompé de prière. Votre vocation était certaine, étant confirmée par tant de signes évidents; vous ne deviez pas dire : *Loquere, Domine,* puisque Dieu vous avait déjà parlé, mais *Confirma hoc, Deus, quod operatus es in me* (Ps. LXVII. 26). Seigneur, donnez-moi la force d'exécuter votre volonté, que déjà vous m'avez fait connaître. Vous avez manqué à faire cette prière, et pour cela vous avez perdu votre vocation. Que la disgrâce de ce jeune homme serve d'exemple aux autres.

Que le novice prenne garde encore, dans le temps de la tentation, qui est un temps de ténèbres et de trouble, de ne pas attendre son repos des fausses lumières de sa raison. Qu'il ait soin seulement alors de s'offrir de nouveau à Dieu et de le prier ainsi : Mon Dieu, je me suis donné à vous, je ne veux point vous abandonner : aidez-moi, et ne permettez pas que je vous sois infidèle. En priant ainsi et répétant cette prière d'autant plus souvent que la tentation l'assaillira plus fortement, puis commu-

niquant son état, comme il a été dit, à ses supérieurs, certainement il en triomphera. On doit, en ce cas, se recommander spécialement à Marie, qui est la mère de persévérance. Un novice, vaincu par la tentation, se préparait déjà à quitter le monastère, mais il s'arrêta un instant et s'agenouilla pour dire un *Ave, Maria*, devant une image de la mère de Dieu, et soudain il se sentit comme cloué à la place où il était, au point de ne pouvoir plus se relever. Se ravisant alors, il fit vœu de persévérer, et aussitôt il put se lever librement : il alla demander pardon au maître des novices, et il persévéra (App. II p. Auriemma. Aff. Scamb. T. II, c. 6).

Je m'arrête, mon frère ; je vous prie, en finissant, quand vous serez tenté, de quelque façon que ce soit, sur votre vocation, je vous supplie, dis-je, de réfléchir principalement à deux choses. La première, que cette grâce de la vocation que Dieu vous a accordée, il l'a refusée à bien d'autres, peut-être moins indignes que vous : il n'a pas agi ainsi envers tout le monde : *Non fecit taliter omni nationi*. D'où vous devez craindre de vous montrer ingrat, au point de lui tourner le dos ; car en faisant ainsi, vous mettriez dans le plus grand péril votre salut éternel. Soyez certain aussi que, dans cette vie même, vous ne retrouveriez plus la paix de l'âme, et que vous seriez tourmenté, jusqu'à la mort, du remords de votre infidélité.

En second lieu, quand la tentation se présentera, et que peut-être vous vous direz à vous-même que si vous ne quittez pas la vie religieuse, vous n'y ressentirez que le désespoir et même le repentir, et que vous en devrez également compte à Dieu, et autres choses semblables dont il a été parlé plus haut ; alors mettez devant vos yeux l'image du moment de votre mort, et considérez que s'il vous fallait mourir à l'instant même, loin de vous repentir d'avoir suivi votre vocation, vous en éprouveriez un grand contentement et une tranquilité complète, tandis qu'au contraire vous ressentiriez mille angoisses, mille remords, si vous l'aviez abandonnée. Ayez toujours cette pensée présente, et vous ne perdrez pas votre vocation et vous recevrez, pendant la vie, et au terme de la mort, le don de paix et cette couronne que Dieu prépare à ses fidèles serviteurs, dans cette vie et dans l'autre.

OFFRANDE ET PRIÈRE QUE DOIT RENOUVELER FRÉQUEMMENT LE NOVICE, POUR OBTENIR DE PERSÉVÉRER DANS SA VOCATION.

Mon Dieu, comment pouvoir jamais vous rendre d'assez dignes actions de grâces pour m'avoir appelé avec tant d'amour au sein de votre famille? Et d'où méritais-je cette grâce, après toutes les offenses que je vous ai faites? Combien de mes compagnons sont restés dans le monde, exposés au danger de perdre leur salut, dans mille occasions de péché! tandis que moi j'ai été admis à vivre dans votre maison, en compagnie d'un grand nombre de vos fidèles et chéris serviteurs, et dans l'abondance de tous les secours nécessaires pour opérer ma sanctification. J'espère, mon Seigneur, qu'un jour, dans le ciel, je pourrai vous témoigner plus dignement ma reconnaissance, pendant une éternité, et pendant cette éternité aussi chanter vos miséricordes envers moi. En attendant, je suis à vous et veux toujours être à vous. Je vous ai déjà fait le don de moi-même; je le renouvelle aujourd'hui. Je veux vous rester fidèle et ne jamais vous abandonner, fallût-il pour cela perdre la vie et mille vies. Me voilà, je me dévoue tout entier à exécuter votre volonté, sans aucune réserve. Faites de moi ce qu'il vous plaira. Faites-moi vivre comme vous voudrez, dans la désolation, dans les infirmités, dans le mépris; traitez-moi comme il vous sera agréable. Ce sera toujours assez pour moi, si puis vous obéir et vous complaire. Je ne vous demande rien, je n'implore de vous que la grâce de vous aimer de toutes mes facultés, et de vous rester fidèle jusqu'à la mort. Très-sainte Marie, ma bien-aimée Mère, vous m'avez déjà obtenu de Dieu les grâces précieuses que j'en ai reçues, le pardon de mes fautes, ma vocation, et le courage de la suivre; vous avez maintenant à achever votre ouvrage, en n'obtenant de persévérer jusqu'à la mort. C'est ce que j'espère. Ainsi soit-il.

AVIS PRINCIPAUX RAPPELÉS A UN NOVICE POUR SE CONSERVER EN ÉTAT DE FERVEUR.

Repris ou accusé, il ne doit point s'excuser; mais il doit

redoubler d'affection devant Dieu pour celui qui l'a accusé ou repris. Qu'il aime à se voir humilié en tout, dans les emplois, dans les vêtements, dans le logement, pour la nourriture, etc.; qu'il ne se permette jamais de dire son opinion, à moins d'être interrogé à ce sujet.

Qu'il se mortifie en tout selon la prudence et l'obédience : dans le manger, le dormir, dans ses regards, en écoutant, etc.

Il observera la plus sévère modestie, aussi bien seul qu'en présence des autres. Il n'étendra jamais la main sur personne, ni ne le regardera fixement; mais il tiendra ses yeux constamment baissés, principalement dans l'église, à table, dans les récréations, et en marchant hors de la maison.

Qu'il garde le silence, hors qu'il faille parler pour la gloire de Dieu, ou pour sa propre utilité réelle ou celle du prochain; et qu'en parlant, surtout dans les récréations, il n'élève point la voix. Qu'il évite soigneusement les discussions, les débats sur la naissance, les talents, les richesses, et tous les vains discours sur les repas, la chasse, les jeux; sur la guerre, les acquisitions d'honneurs, de biens et autres choses semblables du siècle; qu'il s'efforce, au contraire, d'amener des conversations pieuses sur la vanité du monde, l'amour que nous devons à Jésus et à Marie, le bonheur des saints, et sur les moyens d'avancer vers la perfection.

S'il tombe en faute, il s'humiliera soudain, se repentira et se remettra en paix. Qu'il ne forme aucun désir, mais s'en réfère pour tout à la volonté de Dieu. Qu'il ne demande pas de consolations. S'il éprouve une sécheresse spirituelle, il s'humiliera et se résignera en disant à Dieu : Seigneur, je ne mérite point de consolations; je me tiendrai content de rester en cet état toute la vie.

Qu'il élève souvent son âme à Dieu par des oraisons jaculatoires; il peut se servir des suivantes :

Mon Dieu, je ne veux rien que vous.

Dites-moi ce que vous voulez de moi, et je suis prêt à tout faire.

Faites de moi ce qu'il vous plaira.

Je veux tout ce que vous voudrez.

Faites que je vous aime, et envoyez-moi où vous voudrez.

Mon Jésus, je vous aime, je vous aime, je vous aime.

Faites-vous connaître et aimer de tous les hommes.
Je renonce à tout; vous seul pouvez me suffire.
Deus meus et omnia : mon Dieu, mon tout.

Vive Jésus, notre amour, et Marie, notre espérance.

O BON JÉSUS, SOYEZ TOUJOURS LOUÉ,
PAR VOTRE MORT, VOUS ME DONNEZ LA VIE,
LORSQUE MA VIE A CAUSÉ VOTRE MORT.